

Les chasseurs de bisons

Mel Marshall

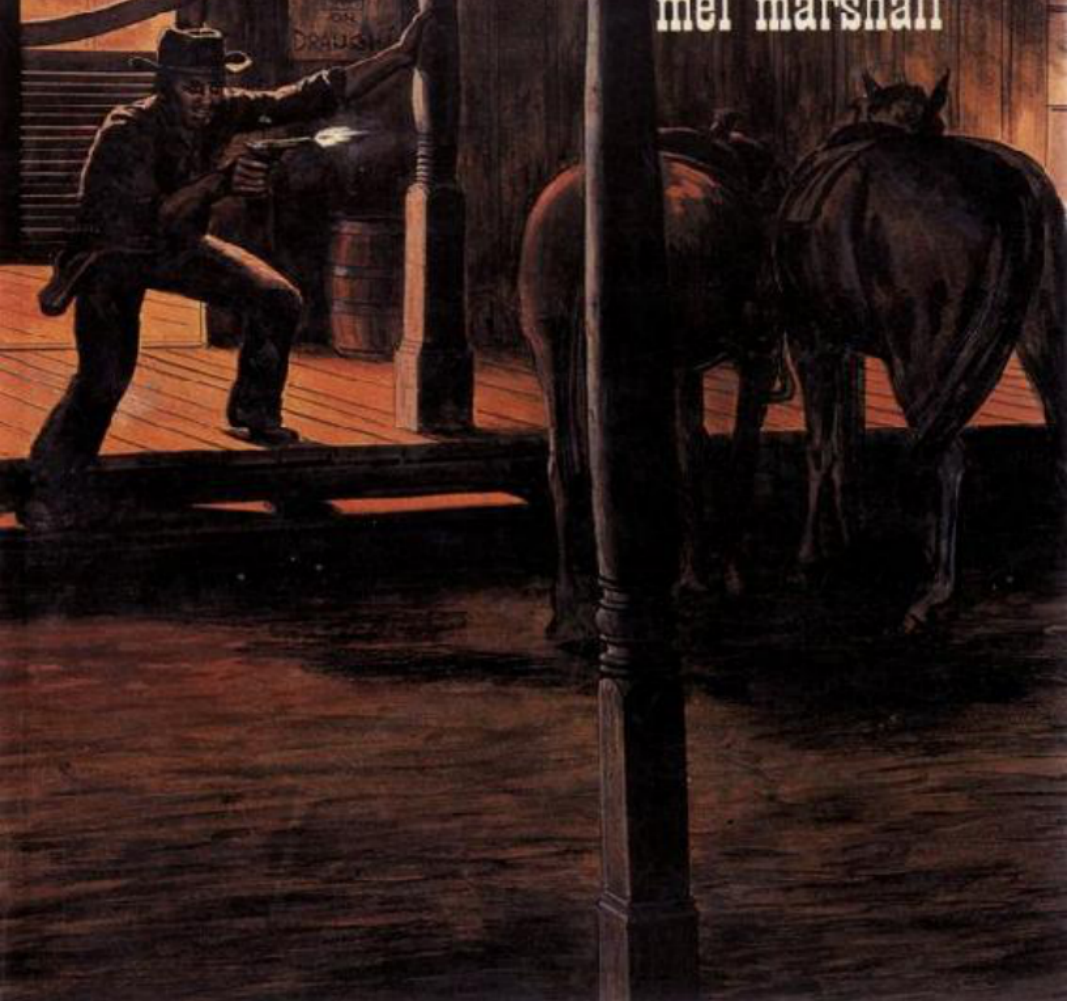
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

WESTERN

LES CHASSEURS DE BISONS

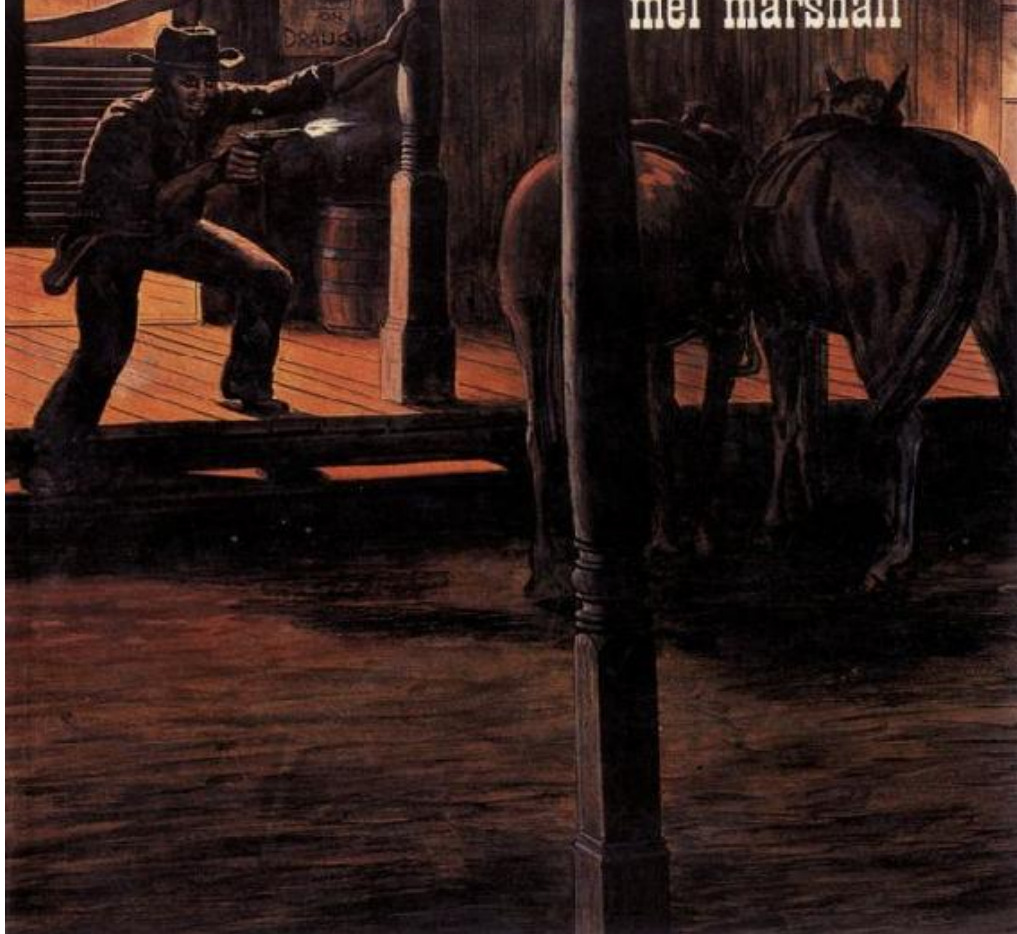
mel marshall



WESTERN

LES CHASSEURS DE BISONS

mel marshall



MELL MARSHALL

LES CHASSEURS DE BISONS

(Buffalo)

Traduit de l'américain par Florian Robinet

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°117

CHAPITRE PREMIER

Pour la centième fois peut-être, Cameron essaie de faire glisser le tampon qui le bâillonne. En vain. Il a l'impression que sa langue a triplé de volume, qu'elle n'est plus qu'un lambeau de chair meurtrie. Le coup de crosse de revolver qu'il a reçu sur la nuque a transformé les pulsations de ses tempes en vrombissements de broyeurs de minerais.

Il se tortille comme un ver : les lanières qui lui maintiennent les poignets soudés l'un à l'autre derrière son dos, les chevilles ficelées jusqu'aux genoux, ne bougent pas d'un poil. Tous les muscles de son corps sont ankylosés.

Depuis qu'il a repris connaissance, il entend un brouhaha de voix entrecoupées de temps en temps de l'éclat de rire strident de l'une des filles du saloon. Il sait que si les bruits lui parviennent aussi clairement aux oreilles c'est parce que seule une épaisseur de peau de bison le sépare du reste du bâtiment.

Il est plongé dans le noir complet, mais il se doute bien de l'endroit où il se trouve.

Et tout ça, à cause de ce satané pasteur ! Cameron rassemble l'un après l'autre les maillons de la chaîne des événements qui l'ont conduit dans un pareil pétrin... Ce prédicateur ! À lui le pompon ! Quel besoin a-t-il eu de claironner en pleine salle qu'il connaissait Cam ? Il a tout foutu en l'air au moment précis où Cameron allait choper le tricheur la main dans le sac. Et il a fallu que ça se passe, ici, à Hidetown. Dans les autres villes, la loi – le plus souvent, un semblant de loi – protège au moins les citoyens.

*

* *

1876. Cette région du Texas ne connaît pas la loi. Après la victoire de Mackenzie sur les Comanches, au cours de la bataille décisive de Palo Duro Canyon en 74, les autorités texanes n'ont envoyé aucun représentant du gouvernement dans ce territoire naguère occupé par les Comanches. Elles ont filé ailleurs, laissant à l'armée le soin de regrouper les Indiens dans une nouvelle réserve. En 75, le siège du gouvernement – fixé à Austin – a fait courir le bruit,

d'abord discrètement, que des renforts de police viendraient prêter main forte à la troupe. La voie, quasi officiellement, était donc ouverte à la course aux richesses vers les anciens territoires des Comanches, et de leurs alliés, les Kiowas.

Mais la ruée n'avait pas eu lieu.

À vrai dire, certains chasseurs de bisons n'avaient pas attendu l'ordre d'Austin. Billy Dixon, par exemple, avait franchi la Canadian avant même le succès militaire de Palo Duro, et était reparti vers le nord, loin du danger, après avoir bourré ses chariots de peaux. Les frères Mooar avaient dépassé la Cimarron en 73 et presque atteint la Rivière Rouge. Charlie Myers et Rath avaient construit un avant-poste près de la Canadian, à Adobe Walls, en 74. Ils en furent chassés par les Comanches du chef Quanah. Après la victoire de Mackenzie, Rath était revenu pour s'installer encore plus au sud, le long de Sweet Water Creek, peu distante de la Rivière Rouge.

Les chasseurs avaient bâti Hidetown ; les hors-la-loi s'étaient empressés d'occuper les lieux. L'armée était cantonnée à Fort Griffin.

Après la première saison de chasse, un demi-million de peaux de bisons avaient été transportées de Hidetown aux têtes de ligne des chemins de fer du Kansas ; à quatre dollars la pièce, ça représentait un joli paquet.

Sans trop se fouler la rate, un homme aux doigts agiles pouvait se remplir aisément les poches, lui aussi.

Voilà ce qui a poussé Cameron à se pointer à son tour à Hidetown. Seulement, il était loin de se douter qu'il se ferait aussi vite repérer.

Il est arrivé hier après-midi. Contrairement à son habitude – à celle du fameux Smith le Flambeur – qui, sur son trente et un, aurait pénétré dans Hidetown dans un cabriolet rutilant – il conduisait un vieux chariot délabré tiré par une paire de haridelles. Sur la piste de Fort Worth, homme et bêtes avaient ramassé une poussière épaisse qui, mêlée à la sueur, s'était transformée en une croûte jaunâtre. Au fond du véhicule brinquebalant, une vieille couverture et un sac de voyage.

Cam ressemblait à un épouvantail : blue-jean délavé, bottes lacérées, chemises d'une couleur innommable, chapeau à large bord tout cabossé et troué en plusieurs endroits. Une barbe de trois ou quatre jours complétait le tableau vivant du pauvre hère.

Le nouveau venu passa inaperçu. Et pour cause : la chaleur épouvantable avait chassé de la rue principale les habitants. Certains, vautrés à l'ombre précaire de constructions primitives, prolongeaient leur sieste réparatrice.

Il avait l'artère tortueuse de Hidetown pour lui tout seul. Il s'arrêta devant un gars qui venait de quitter sa chaise pour se

dégourdir les jambes :

— Salut ! – Le type hocha la tête en guise de réponse. – On m'avait raconté que c'te ville était animée. Ça m'semble bien mort, par ici.

L'autre bâilla à se décrocher la mâchoire avant de grogner :

— C'est la fournaise. Ça dure depuis quatre ou cinq jours. À crever la gueule ouverte ! Y a que l'soir que ça devient supportable.

— On peut trouver du boulot dans l'coin ?

— Faut attendre la saison froide.

— Pourquoi ? La chasse ne paie pas en été ?

— Les peaux valent pas grand-chose. Vous rejoignez une équipe, ou bien est-ce que vous essayer d'en former une ?

— J'sais pas encore. Pour le moment, je cherche à me mettre une bonne bière dans l'coco. Dans quel saloon on sert la plus fraîche ?

— Y a pas d'glace dans les bars.

— Lequel vous m'conseillez ?

— Ça dépend. Si vous voulez picoler peinairement, allez donc chez Fisk ou chez Davis. Par contre, si en plus l'envie vous démange de soulever une poule ou de taper les brèmes, continuez tout droit jusqu'au saloon de Hattie.

— C'est elle qu'on appelle la Reine de Hidetown ? On m'en a vaguement parlé à Fort Worth.

— Ouais. Tous les gus qui radinent à Hidetown savent plus ou moins qui est Hattie. Attendez un peu avant d'entrer chez elle. Y a pas grand monde pour l'instant. L'ambiance, c'est après le coucher de soleil que vous la trouverez.

— O.K. Où j'peux dégoter l'écurie de louage ?

— Nulle part. Mais vous verrez un corral un peu plus loin. Deux jeunots s'occuperont de vos bourrins et du chariot. C'est derrière la boutique de Rolfe, en face de chez Hattie. Rolfe dispose de quelques plumards dans une baraque et sa tambouille est pas trop dégueulasse.

— Merci, l'ami. Peut-être à plus tard.

Cameron conduisit son véhicule à moitié déglingué dans le corral. On lui demanda de le ranger entre deux chariots Murphy utilisés pour le transport des peaux de bisons.

— Laissez vos canassons, lança l'un des palefreniers. Je m'en occuperai.

Cam sortit de son sac une ceinture à porte-monnaie complètement vide. Il fit la grimace en se rappelant la scène, trois semaines plus tôt : en sortant de chez Copper Mingo, à Fort Worth, où il venait de rafler huit mille dollars au jeu, deux truands lui avaient collé leur pétard dans les reins. Il avait dû leur refiler tous ses gains. Au moment où il s'éloignait – indemne – l'un des types lui avait rendu le bout de cuir garni de sacoches :

— Conserve ce truc-là ! Ça t'portera p't-être chance.

Il ajusta la ceinture autour de sa taille, sous sa chemise crasseuse. « Faut que je me remplume dans ce bled ! »

Il fouilla dans la poche de son jean et sortit de la monnaie qu'il tendit au palefrenier, puis s'éloigna. Pour tout potage, il lui restait cent quarante dollars – sept pièces de vingt. Il en lança une en l'air et la rattrapa avec dextérité. Le sourire aux lèvres, il quitta le corral. La pièce en or avait resplendi de mille feux sous le soleil couchant.

Cameron – alias Smith le Flambeur – remonta Main Street. Il avait vu la même rue partout où il s'était rendu. Zéro pour l'originalité. À une exception près, cependant. Les murs des bâtiments – le bois devait coûter cher dans le coin –, les toits, toutes les constructions, étaient faits de peaux de bisons. Ces bovidés sauvages pullulaient dans tout le territoire – et au-delà, bien au nord. Portes et fenêtres avaient été découpées dans la masse.

« BAINS ». L'enseigne tracée d'une main tremblante, inexperte, était bien alléchante. Il se gratta un bon coup la nuque. « Non. Je dois jouer le jeu. Jusqu'au bout. » Dédaignant – du moins pour le moment – l'établissement tenu par Hattie, il décida d'aller goûter à la bière des deux autres saloons.

Il demanda au loufiat, chez Davis :

— On joue pas dans c'te boîte ?

— L'patron se refuse à c'genre d'activités. Vous voulez tenter vot' chance ? Allez voir chez Hattie.

Chez Hattie ! Décidément, cette bonne femme menait la barque !

Dans le saloon de Fisk, même réflexion. Cameron y éclusa un autre verre, sachant à présent à quoi s'en tenir.

Au cours de ses visites – aussi brèves fussent-elles – dans les deux débits de boisson, toujours les mêmes rengaines échangées entre consommateurs :

« Bob Morris est descendu du Platte la semaine dernière. Pas rencontré un poil de bison. »

« Les bisons, c'est pas fou. Ça s'planque ! »

« Un beau jour, z'auront tous disparu. »

« Le colonel Yandell – le gars qui commande Fort Griffin – prétend que ces bestiaux sont foutus. »

« Trop de tueries ! »

« Yandell dit quand même que chez nous, au Texas, y en a encore pour un bon bout d'temps avant que l'massacre les laisse tous sur le carreau. »

« Les militaires, ça déconne à pleins tubes. Tu savais pas ? »

« Hé ! Faut pas oublier que j'étais avec Custer, moi ! On peut pas dire qu'il ait pas fait du bon boulot contre les Sioux, là-bas, au

Dakota ! T'parie qu'avant un an, on aura d'quoi faire, au nord de la Niobrara. Là-bas, y a du bison en pagaille. »

« T'as p't-être raison, mais une chose est sûre et certaine : si on ramasse des clopinettes entre le Platte et la Canadian, cette année, les prix vont monter en flèche. »

« J'ai rencontré Rath près de la Sweet Water. Y m'a donné un aut' son d'cloche. Une saison, une grosse saison l'attend, si tu veux mon avis. »

« J'ai entendu dire que l'hiver dernier, ce Rath s'est farci quelque chose comme dix mille peaux. À cinq ou cinq dollars et demi la pièce... Eh ben, il a dû faire son beurre ! »

« Normal qu'il ratiboise du fric ! Lui, au moins, a eu l'culot de tâter l'terrain au début de 74. »

« Ouais... Ouais... Seulement, à l'heure qu'il est, le v'là trop loin. Qu'est-ce qu'y fout au nord ? Les bisons s'sont regroupés d'par chez nous, tout autour de Hidetown. Y broutent à environ cinquante bornes d'ici – soixante à tout casser ! »

*

* *

Huit heures du soir. Cameron s'installa à une table près des joueurs de poker. Enfin, tout crotté, il se trouvait dans l'ancre de la Reine de Hidetown. Tout crotté ? Guère plus que la plupart des gus qui se faisaient plumer à longueur de nuit.

Il s'était approché de cette table tout doucement, en catimini, après avoir absorbé deux whiskies au comptoir.

La salle était grande : vingt mètres de large sur trente de long. Sous le toit en peau de bison, la lumière était intense. Sauf dans les coins. Certaines demoiselles s'y occupaient à des tâches indignes de tapeurs de carton.

Au milieu du bar, sous une lampe au carbure, une table. Hattie Crenshaw présidait la séance, confortablement installée sur une chaise haute. Les poignets, les doigts, le cou de la dame regorgeaient de pierres précieuses. Une véritable petite fortune étincelait de cent mille feux sous la lumière crue, attirait parfois le regard avide d'un perdant. La blondeur de ses cheveux et sa blanche carnation, sans parler de l'étroitesse de sa robe qui la moulait à souhait et remontait souvent à mi-cuisses, forçait maintes paires d'yeux à loucher dans sa direction. Seulement, voilà ! C'était la Reine ! Mais, soit dit en passant, elle ne se déhanchait jamais en déambulant dans son domaine. Noblesse oblige.

Cam observait Hattie du coin de l'œil. Il remarqua qu'elle ne quittait pas du regard le gars qui tenait la caisse, non plus que les entraîneuses qui absorbaient une partie de la clientèle dans les coins.

Les yeux à facettes de la Reine de Hidetown enregistraient tout,

le moindre déplacement, le plus petit mouvement. Le jeu de dés, la roulette, les six tables de poker... rien ne lui échappait.

Le poker ! Voilà ce qui intéressait Cameron.

Il fixa son attention sur une table, puis une autre, et ainsi de suite. Une épaisse fumée de cigare troublait l'atmosphère. Cam en avait vu d'autres. Ça ne le rebuta pas. Patience... Une heure s'écoula... Il finit par comprendre les diverses opérations des employés – les meneurs de jeu.

L'un d'eux utilisait des cartes biseautées ; un autre, des cartes truquées. Le gus, à la troisième table, dissimulait un dispositif actionné par un élastique dans sa manche. Quant au quatrième, il distribuait les cartes qu'il voulait. Sa dextérité était époustouflante. Cam avait rarement assisté à pareille maîtrise.

Il décida de s'installer à la quatrième table. Mais pas tout de suite. D'abord, il lui fallait détecter le compère qui bénéficiait de la meilleure donne, qui ramassait les plus gros enjeux.

Ce ne fut pas long.

Vers onze heures, Cameron profita de la chance qui lui était offerte : un joueur malheureux, placé à la droite du fameux compère, abandonna la partie dans un geste d'impuissance.

Aussitôt, Cam occupa son siège :

— Vous y voyez pas d'inconvénient ? lança-t-il à la cantonade.

Deux ou trois joueurs grommelèrent Dieu seul sait quoi, les autres ne daignèrent même pas ouvrir la bouche ni lever la tête.

Il poussa sur la table six pièces de vingt dollars.

L'employé les ratissa et les échangea contre des jetons :

— Un dollar les rouges, cinq les blancs, dix les bleus.

Sans plus de commentaire.

Le type avait étiqueté Cameron : le gogo à plumer, le plouc qui allait paumer cent vingt dollars dans les quelques minutes à venir.

La partie reprit.

Cameron savait qu'il devait pas mal renifler. L'infection accumulée sur ses piètres vêtements, de toute façon, n'allait pas empêcher les autres de le refaire de son fric. L'argent n'a peut-être pas d'odeur... Celui qui aboule l'oseille, non plus.

... Cam rafla le pot...

Une fois. Deux. Trois...

Il allait s'approprier le sixième, vraiment le truc maousse, lorsque...

Lorsque le pasteur entra dans le saloon.

Cameron avait déjà mille dollars – en or – dans sa sacoche. Une pareille somme – ou presque – s'empilait sous forme de jetons bleus devant lui. L'employé ne s'était pas encore rendu compte de quoi que ce soit ; son compère, encore moins. Ce péquenot – Cameron – avait

eu jusque-là une veine insensée. Ils finiraient bien par tout lui reprendre. Et en plus, ses cent vingt dollars.

Tout d'abord, Cameron ne reconnut pas le pasteur. L'homme de Dieu s'était approché de Hattie et, ostensiblement, voulait lui parler. Après avoir échangé quelques mots à voix basse avec la Reine de Hidetown, le nouveau venu se retourna. Cam aperçut son visage : la même face de lune qu'il arborait quelques années plus tôt au Kansas. Par contre, il ne se souvenait plus de son nom. Hattie ne tarda pas à lui rafraîchir la mémoire. Elle quitta sa chaise, s'avança au milieu de la salle, et saisit une chope en étain qu'elle cogna plusieurs fois sur une table pour réclamer le silence :

— Les amis ! lança-t-elle de sa voix rauque. Écoutez-moi bien. J'imagine que vous connaissez tous le Révérend Beatty – même les mécréants qui ne se rendent jamais à ses prêches. Eh bien, le pasteur pense que la tente qui lui sert de temple est pas suffisante pour une ville comme Hidetown. Moi, j'dis qu'il a raison ! Il veut construire une véritable église – avec un clocher et tout le tintouin. Nous devons l'aider.

— Pourquoi qu'tu lui refiles pas ton saloon, Hattie ? grailonna un type au fond de l'établissement. Ça purifierait l'endroit !

— On n'est pas là pour plaisanter ! fulmina la patronne. Il faut du bois pour le Révérend. Et vous savez ce que ça coûte dans la région ! Personnellement, j'allonge cent dollars. – Elle se tourna vers Beatty : – Allez, Pasteur, suivez-moi, et tendez-leur votre sébile. Mieux ! Passez-moi votre galurin.

Elle escorta le ministre du culte d'une table à l'autre. Les pièces tombaient en tintant dans le chapeau à large bord. Quand Beatty et Hattie s'approchèrent de lui, Cameron sortit quelques dollars de sa poche et ajouta son obole à celle des autres joueurs. Le pasteur s'arrêta pile devant lui ; il fronça les sourcils, puis un grand sourire s'épanouit sur son visage débonnaire et poupin :

— Mr. Smith ! s'exclama-t-il, ravi de rencontrer une vieille connaissance. Quel plaisir, mon Dieu, de vous revoir ! Je n'ai pas oublié votre générosité, là-bas, à Hays.

— Vous devez me prendre pour quelqu'un d'autre, Révérend.

— *Impossible !* – Beatty était catégorique. – Non, non. Je vous reconnais, l'ami. Vous avez un peu changé, c'est un fait. Et ces vêtements ! Ma parole, vous avez abandonné le métier.

« Il ne peut pas se taire, cet imbécile ? » pesta intérieurement Cameron.

— Eh bien, Mr. Smith, je suis content, très content que vous ayez enfin vu la lumière... Nous avons bâti une église sur les arpens de terre que vous m'avez donnés. La ville de Hays vous en sera à tout jamais reconnaissante.

« Il est en train de me couler ! Si j'avais su ! Quel couillon j'ai été de lui filer ce bout de terrain. »

Hattie, impassible, murmura à Beatty :

— Vous l'avez entendu, Révérend. Il doit ressembler à quelqu'un d'autre. Bon. À cette table, tout le monde a craché au bassinet. Allons voir un peu plus loin.

Tandis que la fille et Beatty s'éloignaient, Cameron se leva pour leur emboîter le pas. Il sentit un objet dur s'enfoncer dans ses reins. Il se retourna. L'employé était debout derrière lui ; il avait la main droite dans la poche de sa veste et devait caresser la crosse d'un revolver.

Le gars grimaça :

— Pas question de bouger d'ici, murmura-t-il dans sa barbe. Faut attendre les ordres de Hattie.

Cam avait vaguement entrevu un regard de connivence entre l'employé et la propriétaire du saloon. Il tenta le coup :

— J'ai près d'un millier de dollars sur la table. Ils sont à vous si vous oubliez votre pétard pendant une ou deux minutes.

— Inutile de gaspiller votre souffle. Je tiens à ma peau. – Il s'adressa aux autres joueurs : – Je reviens tout de suite, les gars. Continuez sans moi. *Monsieur* et moi, on va s'en jeter un derrière la cravate. – Il chuchota à l'adresse de Cameron : – Au bout du comptoir, et... pas d'histoires !

Beatty et Hattie achevèrent la quête. Après maints remerciements, le pasteur franchit la porte à double battant. La Reine de Hidetown, qui l'avait raccompagné, fila à l'endroit où l'attendait son sbire. Au passage, elle fit signe à un bonhomme au visage de fouine de la suivre. Quand il l'eut rejointe, elle lui dit :

— Occupe-toi de lui, Lee. – Elle tendit un index bagué vers Cameron. – Stony reprendra sa place à la table de pok'. Tâche de me boucler l'étranger dans un coin peinard. J'irai lui tirer les vers du nez quand tout se sera tassé.

Face de fouine s'approcha de Cameron :

— On va faire une p'tite balade derrière, le saloon. J crois qu'vous n'êtes pas trop bête et que vous tenez à vivre vieux.

*

* *

Cameron se souvient fort bien de la suite des événements : il s'est dirigé vers une ouverture pratiquée dans la cloison de peau de bison, a poussé le panneau, et s'est engouffré dans les ténèbres – loin des regards curieux.

Un bon coup sur le cassis l'a étendu pour le compte...

CHAPITRE II

Petit à petit, les voix se sont éteintes. La faible pâleur de l'aube chasse la profonde obscurité. Les yeux écarquillés, Cameron commence à se repérer. Il se trouve dans une minuscule piaule, à l'arrière du saloon : un lit, une chaise, une table sur laquelle on a posé une cuvette et un broc de faïence craquelée. Pas de fenêtre ; une simple porte – du genre rideau qu'on écarte d'un geste de la main.

Un bruit de pas. Hattie pénètre dans le réduit, suivie de deux hommes. Cam reconnaît Lee – celui qui l'a assommé. L'autre – un fier-à-bras qui roule les mécaniques – contemple un moment la masse à ses pieds d'un air méprisant. Sur sa vaste poitrine luit un insigne. Mais Cam n'a d'yeux que pour la Reine de Hidetown. La garce l'observe intensément. Lee approche une loupiote. Hattie fait un pas de plus en avant :

— Ainsi, vous êtes un de ces petits malins ! s'exclame-t-elle d'une voix éraillée par la veille et quelques verres d'alcool. Un de ces petits malins, répète-t-elle, qui a détecté le vice dans la manière qu'ont mes hommes de distribuer les cartes. – Cameron, toujours bâillonné, ne peut répondre. – Lee ! Enlève-lui ce truc-là ! J'aimerais bien savoir ce qu'il a à nous raconter.

Il faut une bonne minute à Cameron pour récupérer quelques gouttes de salive avant de parler. Ce qui lui permet de faire travailler ses méninges. Il s'en tiendra à sa première version !

— Le pasteur s'est gouré. Y m'a pris pour un autre.

Sourire glacial de Hattie :

— Vous m'prenez pour une idiote ? Beatty vous a appelé Smith... Il n'a pas ajouté *Le Flambeur*... Mais j'ai déjà entendu parler de vous. Je connais le Kansas, moi aussi. Vous vous en foutiez plein les poches, là-bas, si je n'm'abuse ! Bref, le pasteur m'a tout raconté... Vous lui avez donné une pièce de terre pour qu'il construise une église.

— Tout ça, c'est de l'hébreu pour moi.

— Tu parles ! Stony est pas né d'la dernière pluie. Il a vu comment vous vous y êtes pris pour entrer dans son jeu. C'est dans l'intention de me couler qu'vous êtes venu à Hidetown.

— J'pige toujours pas ! Je m'suis installé à une table de poker

pour tenter ma chance, et... qu'est-ce que je prends ? Un coup sur le crâne.

Les yeux bleus et froids de la fille ne laissent rien présager de bon. Décidément, elle se refuse à gober cette histoire :

— Lee ! Détache-lui un peu les paluches que je voie si c'est vraiment un chasseur de bisons.

Lee s'exécute promptement. Hattie se penche pour examiner les mains de Cameron. Elle prend les doigts l'un après l'autre, les tâte puis frotte les paumes. L'expression que lit alors Cam dans son regard ne lui plaît pas du tout.

Elle se redresse en annonçant avec un mauvais rictus :

— Des pattes de joueur ! Tendres et douces comme les fesses d'un nouveau-né. Non ! Le pasteur n's'est pas gouré. Milo ! ordonne-t-elle. Enlève-lui sa ceinture. — Le colosse arrache brutalement le ceinturon qu'il tend à la femme. Elle compte rapidement le contenu des petites sacoches, puis rend l'objet à Cameron. — Mazette ! Un millier de dollars ! Mais... c'est que vous vous débrouillez pas mal du tout, Mr. Smith le Flambeur. Qu'avez-vous à dire, à présent ?

Cam désigne le balèze d'un signe de tête :

— Il me semble que c'est au représentant de la loi de me poser des questions. De toute façon, ce ne sera pas la première fois que je passerai vingt-quatre heures au bloc.

Il veut à tout prix essayer de ne pas ramasser une raclée.

Elle se met à ricaner :

— Milo ? Bien sûr qu'il représente la loi — *la mienne* ! Mais on n'a pas de taule à Hidetown et on s'en passe facilement.

— Dans ce cas, vous n'avez pas l'embarras du choix : ou bien vous me virez de la ville, ou bien vous m'engagez. J'ai remarqué que vos employés n'sont pas très dégourdis. Ce qu'il vous faut, c'est un type qui sache vraiment manipuler les brèmes.

— Mon saloon est le seul et unique établissement de jeu du coin. J'n'ai pas envie que vous rafiez tous les pots pour ouvrir une boîte concurrente.

— Ce n'est pas du tout dans mes intentions.

— J'n'ai pas besoin de vous. Ah, évidemment, si vous étiez venu me trouver *avant* pour me proposer vos services, j'aurais peut-être accepté. J'aime les gens honnêtes, moi. Mais vous avez préféré tenter de me rouler. Ça, je n'peux pas le digérer ! Mr. le Flambeur, je n'ai pas du tout confiance en vous.

— Je ne tiens pas tellement à rester à Hidetown, à vrai dire. Je suis arrivé ici dans le but de me remplumer et de repartir aussitôt.

— Je ne suis pas née d'hier. Je connais bien les gars dans votre genre. Dès qu'ils sentent qu'il y a de la braise à s'faire dans un patelin, ils s'y accrochent comme un chancre.

— Puisque je vous dis que je suis prêt à les mettre tout de suite !
Elle vrille son regard dans le sien :

— Je ne veux pas courir de risque avec vous. Vous êtes malin et dangereux. S'il s'était agi d'un autre que vous, j'aurais envoyé Lee et Milo lui caresser les côtes – pour bien lui montrer que la patronne, ici, c'est moi. Ou je l'aurais fait virer de Hidetown à grands coups de pompe dans l'train. Vous, c'est différent.

— J'n'ai rien paumé, et vous avez récupéré mes gains. On est quittes, non ? Arrêtons-là les frais. Je m'taille.

Il y a de la ratatouille dans l'air. « Faut que j'parvienne à l'éviter ! »

Hattie n'a pas du tout l'air convaincu :

— On va d'abord régler quelques comptes. Milo ! Pose ta lanterne sur la table. Va falloir que tu donnes un coup de main à Lee. – Cam, entravé par les lanières qui lui scient les mollets, ne peut toujours pas bouger. – Voyons, murmure Hattie, je dois d'abord lui remettre le bâillon. Certaines filles roupillent, et les autres sont en pleine activité avec quelques clients. Pas question d'les déranger. Et puis, les braillements, j'aime pas ça !

Elle se penche de nouveau vers Cam pour replacer le tampon de tissu, tandis que Milo saisit le Flambeur par les cheveux.

« Pourvu qu'ils ne m'estropient pas, ces fumiers ! »

Hattie tire la chaise vers Cam. « Qu'est-ce qu'elle fabrique ? » Impuissant, il attend la suite.

— Posez-lui les mains à plat sur le siège.

Lee et Milo s'empresent d'obéir. Alors, Hattie prend le revolver qui pend dans l'étui de Lee et, calmement, abat la crosse sur l'index et le majeur des deux mains du malheureux Cameron.

Elle renouvelle l'opération. Cam ne peut hurler. Il sent ses phalanges se briser. La garce frappe toujours – un léger sourire aux lèvres.

Quand elle juge que son problème est enfin résolu, elle lance, satisfaite :

— C'est parfait. Vous pouvez le lâcher, les gars. Laissez-lui son bâillon. Qu'il se dém... Détachez-lui les guibolles et fourrez-le quelque part dans la ruelle derrière le saloon.

Quand Cameron est enfin debout, libéré de ses liens, elle le regarde d'un air méprisant :

— J'espère que vous ne m'empoisonnerez plus l'existence d'ici un bon bout d'temps, le Flambeur, c'pas ? J viens d vous refiler un p'tit avertissement. Un échantillon de c'qui vous attend si jamais l'envie vous reprend de venir m'enquiquiner. La prochaine fois, tous vos doigts y passent... À présent, foutez le camp de chez moi. Et restez à Hidetown si ça vous chante !

Affalé sur une chaise dans un coin du saloon de Fisk, Cameron contemple ses quatre doigts mutilés. Le whisky qu'il a ingurgité commence à peine à faire son effet. « Qu'est-ce que je vais devenir avec ces boudins ? » La douleur lui déchire les bras, les aisselles. Il a l'estomac chaviré.

Une heure plus tôt, il a réussi, après maints efforts, à retirer son bâillon. Il a suivi la ruelle qui débouche dans Main Street. Le soleil se levait. Deux établissements ouverts : ceux de Fisk et de Davis.

Les saloons ne ferment jamais à Hidetown.

Comme tous les joueurs qui se respectent, Cam a réparti ses gains dans plusieurs poches. Lee et Milo n'ont pas pris la peine de le fouiller. Il lui reste quelques pièces en or.

Il est seul dans le bistrot. Le barman s'approche de lui, tout en étouffant un bâillement :

— On dirait qu'il vous est arrivé des bricoles. Peut-être un accident ? Ça doit vous chatouiller.

— Plutôt. Y a un toubib dans c'te ville ?

— Non. Le plus proche s'trouve à Fort Griffin. C'est un chirurgien de l'armée. Faut deux plombes sur un bon canasson pour arriver là-bas. Mais j'vous conseille pas d'y aller. Ils aiment pas les civils...

— Comment ça ? Ils n'vont tout d'même pas m'renvoyer sans m'soigner !

— Avec le colonel Yandell, on n'sait jamais. Paraît qu'il donne des ordres pour que la troupe ne s'occupe pas des gens qui n'appartiennent pas à l'armée.

Cameron engloutit un énième verre :

— Ouais, ça le regarde. Privilège de la force ! Il n'y a personne en ville qui pourrait s'occuper d'un blessé ?

Le barman secoue la tête lentement :

— Vois pas. Au gros de la saison de chasse, y a toujours quelques infirmiers qui s'débrouillent pas trop mal. Mais, en ce moment...

— Il va donc falloir que je me tape la trotte jusqu'à Fort Griffin ?

Cam jette un coup d'œil sur ses mains qui n'en finissent pas d'enfler.

— Vous avez un bourrin ?

— Oui. Au corral.

— Vous pensez que vous pouvez aller jusque là ?

— J'suis bien venu ici !

— C'est en cours de route qu'ça vous est arrivé ? – Cam hoche la

tête. — Pourquoi n'vous êtes-vous pas arrêté chez Hattie ? C'est beaucoup plus près.

— C'est chez elle que je m'suis fait tabasser !

— Ah !

Sur ce, le gars se retourne et s'intéresse à la symétrie des bouteilles rangées sur les étagères. Il regagne sa place derrière le comptoir. En voyant qu'il a affaire à un sourd, Cameron se sert une autre rasade qu'il engloutit aussi sec.

La douleur se dissipe peu à peu.

Lorsque la bouteille est à moitié vide, Cam se lève. Il fourre le semblant de panacée sous un bras et s'avance. En gardant les bras dans le prolongement du corps, il ne souffre pas trop. Un reflet de la glace du bar lui indique qu'il est vraiment mal en point. « Après cette secouée, et avec la tronche que j'me paie, j'ai bonne mine ! Enfin... — Il grimace un sourire. — ... Personne n'osera plus s'approcher d'moi ! »

Il se retrouve sur le trottoir. Le barman ne lui a pas lancé une seule parole de réconfort.

Il fait grand jour, mais l'air est encore frais. Peu d'activité dans la rue : quelques bonshommes vêtus comme Cameron circulent autour de lui, sans lui prêter la moindre attention. Au petit matin, un gars qui déambule dans l'artère principale de Hidetown, une bouteille sous le bras, ça ne choque personne.

Les doses de whisky qu'il a avalées commencent à faire leur effet. Cameron avance en dessinant des festons. Il s'arrête. Repart sur ses jambes flageolantes, les yeux mi-clos.

Son regard se fixe sur un panneau : « BAINS ». Il s'avance vers la porte en peau de bison. Il veut lever le bras. Impossible. Il balance sa botte. L'établissement résonne comme un tambour.

Pas de réponse. Deuxième coup de botte. Une voix ensommeillée grogne :

— C'est pas encore ouvert. Revenez à une heure moins indue !

— Laissez-moi entrer ! Je suis blessé et j'ai besoin d'un bon bain.

— Désolé, l'ami. La citerne n'est pas passée hier. J'l'ttends un peu plus tard. La flotte qu'il me reste, j'm'en sers pour raser les clients. De toute façon, ma boutique est fermée.

— *Mais je suis blessé !*

— Dites plutôt que vous tenez un bon coup dans l'aile !... Revenez après l'arrivée de l'eau.

Haletant, Cameron s'accroche aux poils secs de la paroi. Au bout de quelques minutes, il se sent capable de repartir. Le seul havre qui lui reste, c'est son chariot. Il se dirige d'un pas mal assuré vers le corral.

Les minutes sont longues, interminables. Bien avant d'arriver au

bout de la rue – entre le magasin de Rolfe et le saloon de Hattie – ses jambes se sont transformées en coton. Il ne va pas s'effondrer devant le boui-boui de cette salope ! Non. Il vise la boutique de Rolfe. La contourne. Ses pauvres flûtes ? Du plomb ! Peut-être qu'un petit coup lui fera du bien ! Il arrache le bouchon de la bouteille de whisky et absorbe de longues gorgées. Ça va mieux.

Mieux ? Deux rues apparaissent soudain devant lui. Les bâtiments se dédoublent. Il ferme un œil, rétablissant ainsi la vision normale des choses.

« J'ai intérêt à me grouiller ! »

Ah ! Voilà la barrière du corral. Il court, trébuche et s'écroule de tout son long. Il tente vainement de se relever. Ses mains protestent. La douleur lui mitraille les tempes. Il roule sur la bouteille de whisky. Le bouchon saute. L'alcool se répand sur sa chemise crasseuse. Il ne va pas laisser perdre ce whisky ! Il tend la main...

— Mr. Smith ? – Voix familière. Cameron dresse l'oreille, écarquille les yeux. Le soleil l'aveugle un moment. – Mr. Smith ? – Ton de reproche ! – Je n'aurais jamais cru que... J'étais loin de m'imaginer que vous *buviez*... surtout à une heure aussi matinale !

Le révérend Beatty !

— Allez-vous-en ! Vous m'avez déjà fichu dans un sacré boubier ! Laissez-moi tranquille. J'arriverai bien à mon chariot tout seul.

— Un sacré boubier ? – L'autre n'en revient pas. Il se penche pour examiner les mains de Cameron. – Mais... Mr. Smith... Je... Vous n'êtes pas seulement ivre... Vous êtes blessé !

— Grâce à vous. Hattie ne m'a pas raté. La sale garce ! Ne vous occupez pas de moi. Fichez-moi la paix.

Beatty prend Cameron sous les aisselles et l'aide à se relever. Quand il est debout, la terre se met à tourner autour de Cam. Il s'agrippe à la veste du pasteur :

— C'est bon. Je vous remercie. Maintenant, passez votre chemin. J'arriverai jusqu'à mon chariot tout seul.

— Vous dites des bêtises ! Vous ne voyez pas dans quel état vous êtes ? – D'autorité, il le saisit par la taille et l'entraîne dans une autre direction. – Pas question que vous alliez dans votre chariot ! Je vous embarque chez moi. Vous pouvez marcher ?

— C'n'est pas les pinces qu'on m'a écrabouillés !

Les deux hommes s'éloignent vers le sud de la ville. Lorsqu'ils sont arrivés devant une cabane, Beatty s'arrête et crie :

— Ruth !

Cameron aperçoit vaguement une jeune fille qui se précipite vers lui. Des bras lui entourent les épaules. Il entre dans une pièce obscure ; on l'allonge sur quelque chose de moelleux.

La douleur et le whisky ont enfin raison de lui. Il tourne de l'œil.

CHAPITRE III

L'effet des petites doses successives de laudanum que le pasteur lui a fait avaler commence à se dissiper. Cameron rouvre les yeux. Depuis quand est-il dans ce lit ? Deux jours ? Trois, peut-être ? Il fronce les sourcils tout en essayant de se rappeler les derniers événements. Tout est flou dans son cerveau ; la chronologie s'y bouscule. Par contre, il se souvient parfaitement de la conversation qu'il a eue avec Beatty en arrivant à la baraque. Quand il lui a raconté dans quelles conditions Hattie lui a écrasé les doigts, le pasteur s'est exclamé :

— Mais c'est inhumain ! Je vais aller lui dire deux mots !

— Ne vous occupez pas de ça, Révérend. C'est une affaire que je réglerai personnellement. Je prendrai mon temps, peut-être, mais je vous assure que la Reine de Hidetown ne l'emportera pas au paradis !

Puis la drogue opiacée a commencé à embuer son cerveau.

— Mr. Smith, laissez au Seigneur le soin de vous venger.

— Parfois, Il a besoin d'un coup de main. Cette ordure de Hattie ne perd rien pour attendre.

Il se souvient également que les mains douces de la fille du pasteur lui ont nettoyé le visage et les bras. Il se revoit assis à la table, en train d'ingurgiter de la nourriture ou une potion que Ruth lui administre à la petite cuillère.

Hier ou avant-hier, il ne sait plus très bien, Beatty a fixé les éclisses. L'opération a été douloureuse. Malgré une double dose de laudanum, Cameron en a vu trente-six chandelles.

Il s'aperçoit que sa chemise est propre. Quand la lui a-t-on enlevée, puis remise ? Ça l'énerve d'avoir oublié une tranche de passé aussi récent. Il se redresse lentement sur les coudes, pivote sur le lit, et pose les pieds par terre.

« Eh bien ! Je ne m'en tire pas trop mal. »

— Parfait ! lance joyeusement Ruth dans un coin de la pièce. Parfait ! – Elle apparaît dans le champ de vision de Cameron qui cligne les yeux. – C'est mon père qui va être content ! Comment vous sentez-vous ?

— Pas trop mal. J'ai la tête vide.

— Et vos mains ?

Il les soulève et les regarde un bon moment, comme s'il les voyait pour la première fois. Le pasteur a utilisé des morceaux de peau de bison séchée comme éclisses. Les bandes qui les recouvrent montent presque jusqu'au coude. Il a l'impression de porter une paire de gantelets.

— Elles sont pratiquement insensibles, et je ne peux pas remuer un seul doigt.

— Voilà une bonne nouvelle ! s'écrie Beatty C'est bon signe. Si ça vous chatouillait, il faudrait tout recommencer, Mr. Smith.

— Laissez tomber ce nom-là. Il est faux. C'est celui dont je me servais à Hays. Je m'appelle Cameron – Cam pour les amis.

— Bien... Je... je suis désolé au sujet de l'autre soir. Si j'avais su... Mais j'ai été si surpris de vous voir...

— Ouais, et votre surprise me vaut quatre doigts écrabouillés. Ils sont fichus.

— Ils guériront. Ça demandera un peu de temps. Mais lorsque les os se seront ressoudés, vos mains seront aussi agiles qu'avant. Ruth et moi prendrons soin de vous.

— Je vous remercie, mais c'est inutile. Je pourrai me débrouiller tout seul.

— Je n'en doute pas. Mais ceci est arrivé par ma faute et je tiens à vous garder chez moi jusqu'à la guérison totale.

— Je ne réclame aucun dédommagement.

— À ma place, vous en feriez autant, n'est-ce pas ?

Cam hésite avant de répondre :

— C'est bon, c'est bon. J'accepte votre hospitalité pour quelques jours.

*

* *

Les jours passent, puis les semaines. Cameron ne peut accélérer le processus de la guérison. Il se traîne comme une âme en peine dans la cabane qui, peu à peu, lui devient intolérable. Lui qui est si habitué au changement, le voilà cloîtré entre quatre murs en peaux de bisons ! Une faible lumière filtre à travers les fenêtres faites de boyaux raclés et tendus. Il arpente à longueur de journée le sol de terre battue. Ou bien il s'assied à la table de la chambre qu'il partage avec Beatty et contemple ses mains bandées. Quel avenir l'attend ?

Derrière la cuisine qui sert de salle à manger et de pièce commune, une alcôve a été aménagée pour dissimuler le lit de Ruth. Au centre des projets qui meublent ses pensées figure toujours Hattie Crenshaw. Ce n'est pas par la violence qu'il se vengera d'elle. Non. Il devra utiliser un procédé beaucoup plus subtil pour coincer la Reine de Hidetown sur son propre terrain.

Au fil des jours, son sentiment de frustration se transforme en irritation, puis en colère. Ses paroles se font de plus en plus blessantes, brutales. Beatty, toujours égal à lui-même, ne semble pas s'apercevoir de l'agressivité de son hôte. À vrai dire, il est le plus souvent absent, occupé à la construction de sa nouvelle église.

Par contre, sa fille sort rarement. Elle endure du matin au soir grognements et sarcasmes. Un après-midi, n'y tenant plus, elle décide de mettre les choses au point :

— Cameron, pourquoi êtes-vous toujours aussi furieux ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Quelle question ! Tout cloche, pardi ! Non, mais regardez de quoi j'ai l'air !

Il quitte soudain sa chaise et se dirige vers la porte d'un pas légèrement chancelant. Elle le rattrape et lui saisit le bras :

— Laissez-moi vous aider.

Il se dégage d'un geste brusque :

— Ça ira. J'ai simplement besoin d'aller faire un petit tour au soleil.

Une fois sur le seuil, il est presque aveuglé par les rayons du soleil de ce début d'hiver. Ses yeux habitués à la semi-obscurité supportent difficilement tant de clarté soudaine. Il essuie de son avant-bras quelques larmes qui lui coulent sur les joues et se met à bougonner :

— Il suffit de rester quelques jours enfermé dans une baraque pour devenir encore plus myope qu'une taupe.

— Toujours à rouspéter, murmure Ruth.

Il se tourne vers elle ; c'est la première fois qu'il la voit en pleine lumière. Il est surpris de constater tant de beauté.

— Je suis désolé. Ce n'est pas après vous que j'en avais tout à l'heure.

— Je comprends votre impatience.

Il plante son regard dans le sien. Cette petite doit avoir dix-sept ou dix-huit ans. Quelle fraîcheur ! À côté des femmes qu'il a connues de Saint-Louis à Denver... Lèvres d'un rose pur – et non pas outrageusement écarlates. Teint clair sans le moindre fard. Cinq ou six taches de rousseur sur un petit nez adorable. Joli minois mutin. Longs cheveux noirs dissimulant en partie un cou d'albâtre. Profonds yeux châains.

— Savez-vous que vous êtes très, très belle ?

Il s'approche d'elle, pose ses énormes mains bandées sur ses épaules, et plaque sa bouche contre la sienne. La riposte est immédiate : elle le repousse vivement et le gifle à toute volée.

Quand la joue de Cameron reprend sa teinte normale, elle lui dit :

— Je suis désolée de vous avoir frappé.

— C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû me conduire ainsi. C'est à moi de présenter des excuses... mais, vraiment, je ne suis pas désolé.
— Elle fronce les sourcils. — Voyons, voyons... Vous êtes belle, et une belle fille, eh bien, on l'embrasse.

— Vous n'êtes qu'un étranger pour moi !

Le ton commence à monter.

— Ah ? Bon ! Je ne recommencerai plus. N'ayez aucune crainte.

— Il lui sourit. — Je ne pense pas qu'on vous ait déjà embrassée.

— Je ne fréquente que des hommes du monde, moi ! Je ne suis pas une vulgaire fille de saloon, espèce de... de tricheur !

Il accentue son sourire :

— Vous savez, un homme peut très bien embrasser une jeune fille et la respecter.

— Vos manières sont si... si fougueuses !

— Laissez-moi rire. Je vais vous montrer ce qu'est un baiser passionné.

Malgré son handicap, il joint illico le geste à la parole. Tout d'abord, elle semble y prendre goût. Puis, soudain, elle se dégage en s'écriant :

— Vous n'êtes qu'une bête ! Un... un sauvage !

Sur ce, elle étouffe un sanglot et se précipite à l'intérieur de la cabane.

« Je me suis conduit comme un imbécile », songe Cameron. Furieux contre lui-même il s'éloigne à grandes enjambées. Pendant un bon bout de temps, il erre sur le sentier en pente qui entoure la baraque et conduit vers les collines.

« Bah ! Tant pis. Je ne lui ai pas fait de mal, après tout ! Il faut bien qu'elle s'habitue à ce genre d'expérience. »

Il espère qu'elle ne lui en tiendra pas rigueur. Il a encore besoin d'elle et de son père. Voilà ce qui le chagrine le plus. Dépendre de deux êtres. Beatty le rase tous les matins ; Ruth lui donne à manger. S'il pouvait se débarrasser de ce carcan qui lui emprisonne les mains ! Mais il sait que ce serait prématuré et risquerait de compromettre à tout jamais sa vie de joueur professionnel.

Il doit se maîtriser, faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Aucune tension dans l'air, lorsqu'il rentre au bercail. Beatty et sa fille l'attendent sur un banc, devant la cabane, tout en échangeant tranquillement des propos. Ruth lui sourit.

— Je me suis dégourdi un peu les jambes, annonce-t-il. Révérend, je vais garder encore longtemps ces pattes d'ours ?

— Il vous faut de la patience, Cam. Les os ont été rudement amochés. Mais, ayez confiance, vous retrouverez l'usage de vos mains.

— Elles commencent à me démanger.

Beatty lui saisit l'avant-bras et se met à l'examiner :

— Je pense que je vais pouvoir vous dégager les pouces. Ça vous permettra quelques exercices de rééducation.

Il sort un canif de sa poche et commence à découper des morceaux d'éclisse.

— Je pourrai vraiment m'en resservir ?

— Avec de la prudence, j'en suis persuadé.

— Dans mon métier, on a besoin d'une extrême dextérité.

— Vous vous remettrez à jouer ? demande Ruth.

Il hausse les épaules :

— Si je recouvre mon adresse, oui. – Brusquement, il crispe la mâchoire. Une mauvaise lueur brille dans ses yeux. – Cette Hattie ! Elle devra bientôt me rendre des comptes.

Beatty secoue sa bonne bouille :

— Une femme responsable d'un acte pareil ! Je n'arrive pas à y croire !

— Le sexe prétendument faible a parfois plus d'un mauvais tour dans son sac !

— J'aurais dû aller la voir, lui dire ses quatre vérités... L'accuser...

— De quoi ? l'interrompt Cameron. De toute façon, qui aurait écouté ?

— Il faut pourtant bien qu'elle réponde de son geste !

— Certes. Le moment venu, elle devra s'incliner.

— Vous avez l'intention de rester à Hidetown ?

— Et comment ! Un sacré coup de balai s'impose dans cette ville. Et... si vous voulez en chasser le diable, je vous souhaite bien du courage, Révérend. Heureusement qu'il existe d'autres moyens que le prêche.

— Hidetown compte de braves gens, Cam. Les chasseurs de bisons, par exemple. Oh, je sais que ce sont des durs. Ils ont très souvent la tête près du bonnet. Mais la plupart sont honnêtes. J'ai eu l'occasion d'en fréquenter pas mal. D'autres aussi sont dignes de confiance. Paul Rolfe, notamment.

— Le propriétaire du magasin général ?

— Exactement. D'ailleurs, il aimerait avoir un petit entretien avec vous.

— À quel sujet ?

— Il cherche quelqu'un qui a suffisamment de jugeote pour l'aider.

— Vous me voyez en train de faire la navette entre l'arrière-boutique et les clients ?

— Ça, au moins, c'est du travail honnête ! intervient Ruth.

— Ainsi que le poker, réplique Cameron, lorsqu'on a affaire à

des joueurs *honnêtes*.

— Ce qu'il faut à Rolfe, insiste Beatty, c'est un homme qui connaisse les chiffres.

— Ouais. Je sens que je ne serai plus bon qu'à louer... les scribouillards.

— Vous acceptez d'aller discuter avec Rolfe ?

— Pourquoi pas ?

— Quand ça ?

— Maintenant. Vous m'accompagnez ?

— Avec grand plaisir !

La rue principale de Hidetown est un peu plus active que les rares fois où l'a vue Cameron. Le soleil est bas ; l'air, frais. Aucun souffle de vent ne vient ajouter de la poussière aux bâtiments – aux constructions faites de peaux de bisons. Quelques hommes déambulent le long des trottoirs ; trois chariots s'en vont vers le sud – la direction des entrepôts. Furtivement, une femme traverse Main Street.

Cameron ne peut résister à la tentation de jeter un coup d'œil sur les fenêtres du saloon de Hattie. Coïncidence ? Au même instant, les deux battants de la porte s'ouvrent en gémissant. Milo s'avance sur le trottoir et se dirige vers Cam et Beatty.

— Révérend, chuchote Cameron ; cet insigne que porte Milo... À quoi ça rime ? Qui lui a donné le droit de l'épingler sur sa chemise ?

— Ben... c'est en quelque sorte le shérif. C'est drôle, mais je ne me suis jamais posé la question. On a dû le nommer... Vous ne pensez tout de même pas qu'il s'est accroché d'autorité ce bout de métal ?

— Peut-être que Hattie s'en est chargée. Mauvais, ça. Une seule personne ne peut pas, ne doit pas prendre la loi en main.

— En attendant, j'ai comme l'impression qu'il a quelque chose à nous dire. Je sais qu'il a aidé cette femme à vous esquinter les doigts. Vous n'allez pas...

— Ne craignez rien. Tout va très bien se passer.

In petto, il ajoute : « Du moins, je l'espère. »

CHAPITRE IV

La voix tonitruante de Milo résonne dans le silence de la rue :

— Hep ! Vous, là-bas ! Le blanc-bec ! Attendez un instant.

Cameron et Beatty poursuivent leur chemin en direction du magasin de Rolfe, imperturbables. Milo accélère son allure et les rattrape :

— Vous êtes sourd, p'tit morveux ?

Il se plante devant Cam et laisse tomber un battoir sur son épaule. Cameron recule d'un pas pour se débarrasser de l'autre :

— J'ai entendu. Mais j'ai une vieille habitude : je ne réponds qu'à l'appel de mon nom !

Milo grimace :

— C'est qu'je l'connais pas ! – Il baisse les yeux vers les mains bandées de Cameron. – On dirait qu'vous avez eu un accident.

Cam rétorque d'un ton glacial :

— Un accident ? Non. Ce qui est arrivé, c'est uniquement de ma faute.

— Heureux de vous voir prendre les choses comme ça. Est-ce que Hattie sait que vous vous baguenaudez toujours dans l'coin ?

— Elle ne m'a jamais intimé l'ordre de dégager la piste. Rappelez-vous, Milo. Quand nous nous sommes quittés, elle m'a dit qu'elle se fichait éperdument que je reste à Hidetown ou que je vide les lieux. Vous ne vous en souvenez peut-être pas ? Autre chose, Milo... Vous croyez vraiment que Hattie vous autorise à continuer à venir m'importuner ? Lui avez-vous, au moins, demandé la permission ?

— Je... je... pensais que...

— Oh, oh, oh. Vous pensiez ? Soyons sérieux, mon gars. Si vous ne vous surveillez pas, Hattie n'aimera pas ça du tout. Vous avez le culot de réfléchir à sa place ? Vous ne conserverez pas très longtemps ce truc qui brille sur votre poitrine. Croyez-moi, je ne plaisante pas.

— Attention ! Si vous vous foutez de ma gueule, je vous prends quand vous voudrez. Maintenant, s'il le faut !

Cam étend les mains :

— Pas la peine de vous fatiguer. Envoyez-moi donc un gosse de dix ans ! Il fera aussi bien l'affaire. De toute façon, vous n'allez pas

déclencher une bagarre sans avoir reçu les ordres de Hattie. Je doute, d'ailleurs, que vous bossiez en plein jour. Et surtout, là, au beau milieu de la rue. Vous avez déjà vu un shérif abattre un homme aux pattes à la godille ? Ça ferait un sacré ramdam dans le bled, non ? Je parie que la Reine en attraperait un coup de sang !

Milo avale deux ou trois fois sa salive, renifle, et fusille Cam du regard :

— O.K. Attendez-moi là un moment. J'veais voir ce que Hattie en pense. Votre présence ici ne me...

— Du calme, l'ami. Voilà ce que vous allez faire. Filez raconter à la dame que je me balade dans le coin. Mieux : dites-lui que je suis chez Rolfe. Si elle veut m'envoyer un message, vous êtes le garçon de courses rêvé. On n'peut pas trouver votre pareil à cent bornes à la ronde. Maintenant, au galop ! Madame doit s'impatienter.

Milo manque s'étrangler ; il regarde tour à tour Cameron et le pasteur. Sur quel pied danser ? Il tourne brusquement les talons, traverse la rue à fond de train et disparaît dans le saloon.

Beatty pousse un profond soupir de soulagement :

— Vous y êtes allé un peu fort ! J'ai bien cru qu'il allait vous rentrer dedans.

— Le bluff, ça fait partie de mon métier. À présent, allons voir ce que Rolfe me veut.

Au moment où ils entrent dans la boutique, Paul Rolfe, un quinquagénaire ventripotent haut en couleur, est en train d'incendier un adolescent maigre comme un clou, qui entasse de la marchandise près de la porte. Comme partout ailleurs à Hidetown, les murs du magasin sont en peaux de bisons. L'endroit – qui mesure environ vingt-cinq mètres sur trente – est encombré de caisses, de fûts, de cageots et de boîtes à conserve, à hauteur d'homme. Le vrai fondouk.

— Vous pensez que c'est un capharnaüm, lance Rolfe à Cameron, qui vient de surprendre son regard étonné. Jetez un coup d'œil à mon entrepôt, derrière ma boutique. Alors, là, vous m'en direz des nouvelles. Mes employés prennent un malin plaisir à foutre la pagaille. Je passe le plus clair de mon temps à tout ranger. C'est la croix et la bannière pour servir la clientèle. Tout est sens dessus dessous.

Cam lui sourit :

— Vous avez besoin d'organisation.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? – Il se tourne vers le jeune gars : – Faudrait te magner le popotin si tu veux toucher ta semaine ! – Il lève les bras au ciel. – C'que ça peut être fainéant à cet âge-là ! J'ai vingt commandes à satisfaire. Elles proviennent des camps de chasseurs de bisons.

— Les affaires n'ont pas l'air de trop mal gazer.

— Ça irait encore mieux si j'étais entouré de gens sérieux. Le pasteur m'a parlé de vous. Si la place vous tente, je vous prends avec moi. Évidemment, vous ne deviendrez pas riche, mais je vous promets que vous serez l'employé de magasin le mieux payé du Texas.

— Combien me proposez-vous ?

— Trois cents dollars par mois, logé et nourri, Ça vous va ?

— Je gagnerai davantage en écorchant les bisons.

Rolfe se met à grogner :

— Toujours la même rengaine ! Oui, je sais. Un écorcheur de bisons se fait dans les trente dollars par jour, et un chasseur, le double ou le triple. Mais vous parlez d'un boulot ! Du matin jusqu'au soir, vous êtes englué dans la tripaille puante, et vous raclez des peaux qui schlinguent encore plus. Le travail d'employé de magasin, c'est de tout repos.

— Peut-être, mais il faut bosser trois fois plus pour ramasser la même somme. Non, merci, Mr. Rolfe. Très peu pour moi.

— Bon sang, Cameron, soyez raisonnable. Qu'espérez-vous faire avec vos mains, à présent ? Moi, j'ai besoin de quelqu'un qui a de la cervelle ; je me moque bien de ses muscles.

Soudain, une voix lance, du seuil de la porte :

— Vous vous passerez des services de ce type-là, Paul.

Ils se retournent tous : Hattie s'encadre dans le chambranle. Milo se tient derrière elle.

— Je me demande bien pourquoi, Hattie, réplique Rolfe. Cet homme fera fort bien l'affaire. De plus, c'est le Révérend Beatty qui me le recommande.

— Vous avez fait suffisamment de mal à Cameron, Hattie, s'exclame le pasteur. Partout ailleurs qu'à Hidetown, la justice aurait eu son mot à dire.

— Cette histoire ne vous regarde pas. Elle reste strictement entre Cameron – ou Smith – et moi. Tous ceux qui essayent de me voler ou de me rouler méritent la punition que je leur inflige. – Elle vrille son regard bleu glacial dans celui de Cam : – À votre place, je ne m'attarderais pas dans une ville où je ne suis pas le bienvenu.

— Jusqu'à présent, vous êtes la seule personne qui ne se soit pas montrée hospitalière à mon égard.

— Qu'avez-vous contre lui ? demande Rolfe.

— Je n'aime pas les tricheurs.

— Moi non plus ! marmonne Cam. Mais là n'est pas la question. Si vous et vos sbires ne m'aviez pas cogné, je serais peut-être parti, et nous aurions été quittes. Maintenant, j'ai un petit compte à régler. Je vais donc m'installer dans la région.

Milo fait un pas en avant. Hattie l'arrête d'un geste de la main :

— Ne t'inquiète pas, Milo. Paul et le pasteur ont entendu ses

menaces. Il changera peut-être d'avis une fois qu'il aura bien réfléchi et qu'il se sera calmé. Par contre, s'il veut faire le matamore, tu te chargeras alors de lui. Tout le monde saura que c'est lui qui a entamé les hostilités. — Elle se tourne du côté de Rolfe : — Si vous employez cet homme, ça risque de déclencher des bagarres entre lui et mes gars. Ça n'arrangerait pas votre boutique, Paul.

Sur ce, elle demande à Milo de l'accompagner, d'un signe de tête, et tous deux quittent les lieux.

Un long silence suit leur départ. Rolfe est le premier à le rompre :

— Vous l'avez plutôt prise à rebrousse-poil, Cameron.

— Je recommencerai chaque fois que je la verrai.

— Je vous le déconseille. C'est une méchante roublarde, vicelarde en diable. Plus dangereuse qu'un crotale.

— Je sais. Bon ! J'imagine que ma présence chez vous n'est plus indispensable.

Gêné, Rolfe se balance sur un pied, puis sur l'autre :

— Étant donné les circonstances, il est plus raisonnable que vous cherchiez du boulot ailleurs. Désolé, mon vieux.

— Je vous comprends et ne vous en veux pas du tout. Eh bien, Révérend ? Si nous laissons Mr. Rolfe, à présent ? Je crois qu'il a pas mal de pain sur la planche.

Après avoir parcouru quelques pas sur le trottoir, Beatty murmure :

— Je ne comprends vraiment pas. Pourquoi Hattie tient-elle tellement à vous voir déguerpir ?

— Ce n'est pas difficile à piger. J'ai laissé une sacrée réputation au Kansas. Je suis un joueur redoutable. Cette femme a la trouille que je monte un établissement qui coulera le sien.

— Vous n'avez pas l'intention de vous remettre au poker, Cam ? Il y a tant d'autres moyens de gagner sa croûte. Vous voulez continuer à plumer les pauvres gogos ?

— La plupart des hommes ont la passion du jeu. Ça a toujours existé. Ils ne vont pas, tout d'un coup, abandonner leur envie de tenter de rafler un pot. Si je ne leur pique pas leur fric, quelqu'un d'autre s'en chargera. Mais moi, à la différence de Hattie, je joue honnêtement.

— Vous êtes obnubilé par l'esprit de vengeance.

— Elle m'avait repris le pognon que je lui avais soufflé. C'était parfait. Il a fallu qu'elle me pète les doigts. Tant pis pour elle. Je paye toujours mes dettes, Révérend.

*

* *

Les jours continuent de se traîner lamentablement. Cameron commence sérieusement à avoir des fourmis dans les jambes. Un matin, alors qu'il est perdu dans ses pensées, assis à la même table, Ruth s'installe en face de lui :

— Je regrette les paroles que j'ai prononcées l'autre jour.

— Je les méritais. De toute façon, je les ai oubliées.

— Je me suis conduite comme une petite sottise. Les... les femmes que vous avez connues... ne... n'ont certainement jamais eu ce genre de réaction.

— Non. Mais leur moralité n'était pas à toute épreuve.

Une autre quinzaine s'écoule. Les deux jeunes gens s'entendent à merveille. Enfin, un dimanche, après son retour de l'office, le pasteur décide d'ôter les éclisses.

Lorsque ses mains nues apparaissent, Cam s'exclame :

— Je n'ai pas l'impression qu'elles m'appartiennent.

Elles sont d'un blanc laiteux, toutes ratatinées ; on dirait qu'on les a plongées plusieurs minutes dans de l'eau bouillante.

Affolé, Cam essaie de remuer les doigts : raides comme des bouts de bois ! La panique l'envahit. La colère aussi. Il se maîtrise. À quoi cela servirait-il d'exploser ? Il respire longuement avant de grommeler :

— Elles ont une drôle d'allure, vous ne trouvez pas ?

— Parfaites, vous voulez dire ! le rassure Beatty. Avec quelques exercices, vos doigts retrouveront leur souplesse.

— Il y en aura pour longtemps ?

— Un, deux mois. Certainement pas davantage. Vous devez faire travailler les muscles et les articulations.

Cam se lève brusquement :

— Je sors me dégourdir les jambes.

Il s'éloigne vers l'est, met de la distance entre lui et cette cabane, cette ville. Hidetown ! Qu'est-il venu fabriquer dans ce bled perdu ? Au nord, il aperçoit la piste qui conduit à Fort Griffin ; au sud, celle qui mène aux camps des chasseurs de bisons. Entre la ville et les dépôts où des milliers de peaux sont en train de sécher, s'alignent des centaines de baraques.

Autour de lui, c'est la prairie à l'herbe ondoiyante. Par-ci par-là, une butte sur laquelle poussent des yuccas. Au nord-ouest, au pied des premiers contreforts des hauts plateaux, il distingue les méandres de quelques arroyos à sec.

Il se force à contempler longuement ce paysage. Le spectacle de ses mains l'afflige tellement ! Il essaie de serrer les poings. Ses quatre doigts raides se refusent obstinément à se plier. La rage l'envahit de nouveau. Il jure à haute voix et envoie au diable Beatty, Hattie, Milo, Lee...

Deux heures plus tard, il regagne la cabane. Avant d'entrer, il grimpe dans son chariot que le pasteur a conduit lui-même jusqu'au fond de la cour. Il fouille dans son vieux sac et en extirpe un paquet de cartes. Il veut les battre ; elles s'envolent littéralement comme feuilles au vent et tombent à ses pieds en éventail.

Il les ramasse et les fourre dans sa poche en pestant. Il doit s'entraîner tous les jours pendant des heures s'il veut recouvrer sa dextérité.

... Une autre semaine passe. Il n'a guère fait de progrès. Il ne peut tout de même pas continuer de vivre aux crochets de Beatty. Comme il est hors de question qu'il rejoue dans un avenir immédiat, il lui faut prendre une décision et trouver du boulot. La poignée de dollars qui lui reste ne fera pas long feu.

« Et si j'allais travailler avec les chasseurs de bisons ? »

À vrai dire, cette perspective ne l'emballe pas beaucoup.

Par un bel après-midi ensoleillé, alors qu'il est installé sur le banc, dans la cour, Ruth vient s'asseoir à côté de lui. Il sort machinalement son paquet de cartes.

La jeune fille fronce les sourcils :

— Décidément, ça vous tient ! Vous avez vraiment l'intention de recommencer ?

— Pour l'instant, je ne suis pas bon à grand-chose. C'est tout juste si j'arrive à distribuer convenablement l'une après l'autre ces cochonneries-là. Dans mon métier, il faut une extrême agilité. Il va me falloir du temps et de la patience.

— Vous retournerez dans les maisons de jeu ?

— C'est mon gagne-pain, Ruth.

— Nous espérons, papa et moi, que...

— Que je mettrais les pouces une bonne fois pour toutes ? Que je chercherais un petit travail honnête ?... Écoutez-moi bien, ma petite. Si le Révérend pense que le jeu est la perte morale de l'individu, pourquoi prend-il alors de l'argent aux joueurs, hein ? Pourquoi va-t-il quémander leur saloperie de pognon ? Je lui en ai donné, à Hays. Et ici, à Hidetown, le voilà qui fait la quête dans les saloons.

— Nous pensions...

— *Nous*, toujours *nous* ! Ce n'est pas *vous* qui auriez encouragé votre père à m'amadouer, à me rendre respectable ?

— Je... je ne voudrais pas de... Je n'ai rien à voir avec les joueurs professionnels.

— Autre chose, fille. Je ne suis pas mûr pour le mariage. Sachez que deux ou trois baisers, ça ne veut pas dire « publication des bans » ! Aussi, laissez vos mouchoirs dans le tiroir.

— Je n'ai jamais...

— Chut ! Gardez vos boniments pour vous.

Il se lève tout en rangeant ses cartes dans sa poche.

— Où allez-vous ?

— Au corral. Je récupère mes deux bourrins, je reviens les atteler à mon chariot, et je m'en vais.

— Cameron !

Il a déjà traversé la cour. Après une centaine de mètres, il se retourne : Ruth a disparu à l'intérieur de la baraque.

Après avoir réglé le palefrenier, Cam se retrouve avec deux dollars – en tout et pour tout.

Il se dirige de nouveau vers la petite maison des Beatty, attache ses chevaux aux limons du chariot, et entre pour récupérer ses affaires : rasoir, chemise de rechange, deux paires de chaussettes et quelques sous-vêtements. Ruth, debout près du fourneau, ne desserre pas les dents. Au moment de partir, Cam s'arrête sur le seuil de la porte. Il ne peut décemment pas fiche le camp comme un malpropre :

— Je vous suis reconnaissant à tous les deux. – Le ton est un peu âpre. – J'oublie que c'est de la faute de votre père si j'ai les mains esquintées. Dites-lui que je suis fauché et que je ne peux pas le dédommager pour l'instant. Dès que je me serai remplumé, je lui réglerai ce que je lui dois.

— Vous ne lui devez rien, et à moi non plus, réplique-t-elle brusquement.

— Comme je l'ai déjà annoncé au Révérend, je paye toujours mes dettes.

D'une voix plus douce, elle demande :

— Que comptez-vous faire, Cameron ?

— Je ne sais pas. Mais je reste dans la région.

Indécis, il attend. Ruth n'ajoute rien ; au bout de quelques instants, elle rentre dans la cuisine. Il file alors vers son chariot, grimpe sur le siège et prend la direction du sud.

Avant la tombée de la nuit, il est embauché dans l'équipe de Fats McGee.

CHAPITRE V

Comme tous les joueurs professionnels, Cameron a pas mal roulé sa bosse. Ce n'est pas la première fois qu'il entre dans le fief de chasseurs de bisons. Loin de là ! Ces gars regorgent d'or. Faut ce qu'il faut : ratiboiser l'oseille où elle se trouve. Abilene, Hays, Dodge... Toutes ces villes n'ont plus aucun secret pour lui. Non plus que certains trous infâmes disséminés dans les Grandes Plaines. De l'Arkansas au Nebraska, il s'est rué à la curée.

Aux tables de poker, aux comptoirs des saloons, il a entendu le jargon des chasseurs et des écorcheurs. Il l'a assimilé.

Dans le camp, au sud de Hidetown, la puanteur des peaux ne le rebute pas. Dans le dépôt, empilées, serrées les unes contre les autres, les peaux emboucanent l'atmosphère. C'est une véritable infection. Les immenses chariots Murphy chargés jusqu'à la gueule attendent l'acheteur le long d'avenues larges d'une vingtaines de mètres. Toutes les artères sont bordées de peaux, de tas de peaux qui atteignent parfois quatre mètres de haut.

C'est un vieux gars à la patte folle tout entortillée de bandes qui a renseigné Cameron :

— Si tu veux vraiment marnier et faire ton beurre, t'as qu'à t'adresser à Fats McGee. C'est un mec bien. Bosse pour lui, tu l'regretteras pas.

D'emblée, les deux hommes ont sympathisé.

— Mr. McGee, j'ai un sale besoin de gagner ma croûte. – Cam montre ses mains, comme dans un geste d'impuissance. – Vous croyez qu'avec ça, je pourrai vous être utile ?

— Écorcher les bêtes, c'est l'enfance de l'art. – McGee plante ses yeux bleus dans ceux de Cam. – Pas plus difficile que de retirer le sable qui traîne au fond de vos godasses. En moins de deux heures, vous aurez pigé l'truc.

— Je ne suis pas trop bouché.

— Vous savez vous servir d'un Wilson ?

— Oui.

Il retire du fourreau accroché à sa ceinture le rouleau Wilson qu'il a acheté chez Rolfe avant de quitter Hidetown, se baisse et

enfonce la lame tourbe dans la terre dure. Puis, d'un geste rapide, il la tire vers lui.

— O.K. Nous donnons trente *cents* par peau. Attention ! Pas d'alcool ni de jeu pendant que nous sommes dans la prairie. Nous rentrons à Hidetown toutes les deux, trois semaines. Là-bas, tout vous est permis. Vous pouvez faire la nouba pendant quarante-huit heures si ça vous chante.

— Je commence quand, patron ?

— Ça fait cinq minutes que je vous ai embauché. Balancez votre couvrante et tout votre fourbi dans un de ces chariots et gardez un cheval. Le palefrenier s'occupera de l'autre et de votre véhicule. – Il lance un regard circulaire. – Hé ! Jim ! Jim Cummings ! Amène-toi. Je t'ai enfin dégotté un écorcheur.

Un grand costaud se détache d'un groupe et s'avance vers eux à longues enjambées. Il ôte son chapeau pour s'essuyer le crâne avec la manche de sa chemise : il n'a pas un poil sur le caillou. Avant même de s'arrêter, il a jaugé le nouveau de ses petits yeux bleu pâle légèrement inquiétants.

— C'est pas trop tôt, lance-t-il d'une voix de rogomme. Johnnie et moi, on commençait à en avoir plein les bottes de ce boulot-là. Perry Lewis touche sa bille, mais il peut pas être partout à la fois.

— Tu pourras cesser de rouscailler. J'te présente Cameron. C'est un bleu, mais il ne me donne pas l'impression d'avoir les deux pieds dans l'même sabot. – Il se tourne vers Cam : – Jim vous montrera les ficelles du métier.

D'un signe de tête, Cummings demande à Cam de le suivre. Ils se dirigent vers un tas de matériel jeté en vrac près d'un chariot Murphy :

— Collez vos affaires là-dessus. On ne va pas tarder à partir. Vous pourrez voyager dans le chariot ou à cheval, comme il vous plaira... Vous verrez, le travail n'est pas très compliqué tant qu'il ne gèle pas. Ce n'est pas comme au nord de la Canadian. Là-haut, c'est coton !

— J'ai entendu pas mal d'écorcheurs pester contre le mauvais temps.

— Remarquez que la neige a du bon. Ça tue la vermine.

Fats McGee lance soudain une série d'ordres. C'est la cavalcade dans le camp.

— L'heure du départ a sonné, explique Cummings. Bon. Vous avez toutes vos fringues, vos sacoches ?

— Oui. Ainsi que mon couteau et une corde. Qu'est-ce qu'il me manque ?

— Une hachette, un essieu, et quelques piquets. – Il se retourne et tend le bras : – Vous voyez ce grand échalas ? C'est Perry Lewis. Il

discute avec Johnnie Melson. Ils se feront un plaisir de vous refiler ces machins-là. Vous me retrouverez ici. À présent, je dois seller mon canasson.

Cinq minutes plus tard, Cameron revient avec son matériel au grand complet.

— Nous nous mettrons en route dès que vous aurez rangé tout ça dans le Murphy.

Cam s'exécute puis grimpe à cheval. Une aventure nouvelle commence pour lui.

La longue colonne de chariots et de cavaliers s'ébranle en direction du sud-est. C'est un dénommé Billy qui conduit le lourd véhicule de Cummings. Jim et Cam chevauchent côte à côte.

Au bout de quelques minutes, Cameron rompt le silence :

— Vous savez où nous trouverons les bisons ?

— À peu près au même endroit où je les ai laissés la dernière fois. Ces bêtes-là ne se déplacent pas beaucoup, surtout lorsqu'elle tombent sur un riche pâturage. Le troupeau dont nous allons nous occuper tous les deux se cantonnera dans un rayon de cinquante ou soixante kilomètres d'ici le printemps.

... Deux heures se passent. Peu à peu l'odeur fétide de carcasses de bisons tués quelques jours plus tôt devient intolérable. À moins de cinq cents mètres des cadavres, c'est nettement insupportable. Des hordes de charognards s'en donnent à cœur joie.

Cummings arrête son cheval au sommet d'un tertre :

— Nous y voilà.

À environ six cents mètres, une cinquantaine d'animaux sont en train de paître paisiblement l'herbe abondante qui leur arrive jusqu'au ventre. Parfois, l'un d'eux lève la tête : ses courtes cornes noires et brillantes accrochent les rayons du soleil.

Debout sur ses étriers, Cummings scrute l'horizon :

— Un autre troupeau broute un peu plus loin. Nous allons commencer par le premier. Suivez-moi. – Arrivé à moins de deux cents mètres des bêtes, il met pied à terre et fait signe à Cam d'en faire autant. – Je vais d'abord en dégringoler quelques-uns ; vous les écorcherez pendant que je m'occuperai des autres.

Il balance son sac de cartouches sur l'épaule et glisse hors du fourreau un fusil au canon octogonal – un redoutable Sharps 50-90. Il saisit un trépied attaché à sa selle et s'avance à pas lents vers le troupeau. Cameron le suit. Au bout d'une quarantaine de mètres, Jim s'arrête près d'un roc qui affleure.

— Cet endroit fera l'affaire, souffle-t-il à son compagnon. – Il enfonce le trépied dans la terre, se débarrasse de son sac après avoir fourré une poignée de cartouches dans la poche de sa veste, s'allonge et pose son arme dans l'X de la fourche. – Asseyez-vous, Cameron.

L'opération va prendre un certain temps.

Il ouvre la culasse de son fusil, engage posément une cartouche. Clic ! Il vise le dernier bison du troupeau, celui qui se trouve le plus près de lui. Il appuie sur la détente. Deux ou trois soubresauts : la bête foudroyée roule sur le côté, tente de se redresser, en vain. Deux secondes... Le bison ne bouge plus. Jim recharge son arme. En moins d'une demi-heure, il abat onze bêtes, en prenant soin de bien espacer ses coups de feu. Le bruit, l'odeur du sang ne semblent pas troubler les animaux. Lentement, il s'éloignent. Cummings en tue quatre autres sans semer la moindre panique.

— Ça suffit comme ça pour l'instant, dit-il en posant la crosse du Sharps par terre et en soufflant dans le canon.

Cameron contemple le carnage :

— C'est toujours aussi facile ?

— Le plus souvent. Il faut prendre son temps et faire mouche à tous les coups. Bon. À présent, allons voir s'ils sont tous morts. Je vais vous montrer comment on les écorche, puis je m'occuperai de l'autre troupeau. — Il recharge son fusil. — Un gars avec qui je chassais un jour m'a appris une bonne leçon. Il abat un bison et, persuadé qu'il l'a proprement occis, s'approche de lui et lui coupe la langue pour la boulotter le soir. L'animal se redresse et lui fonce dessus. Six semaines d'hosto lui ont mis du plomb dans la cervelle.

— Je n'oublierai pas la leçon, moi non plus.

Après avoir vérifié si les quinze bêtes sont bien mortes, Jim lance :

— Allons chercher les chevaux. Je dépiaute un bison devant vous, et ensuite je continue mes cartons.

Cummings met pied à terre près du premier bison qu'il a tué et sort son couteau Wilson :

— Et maintenant, ouvrez bien grandes vos mirettes !

Il tranche le cou d'une oreille à l'autre et continue l'incision circulaire sur la nuque. Soulevant une patte de devant avec son épaule, il enfonce la lame — un vrai rasoir — dans le poitrail. L'acier écarte la peau, glisse le long du ventre, autour des parties génitales et de la queue. Ensuite, il incise le cuir qui recouvre les rotules. Quatre coups de couteau précis à l'intérieur des cuisses, et le chasseur se relève :

— Voilà ! L'opération est presque terminée. Passez-moi l'essieu et la hachette.

Cameron s'empresse de lui tendre les deux objets. Cummings tourne la tête de l'animal de façon à ce que les cornes pointent vers le ciel. La barbe filandreuse du bison trempe dans une mare de sang. Jim brandit l'essieu et le plante dans le museau et la mâchoire de la bête. Quelques coups du plat de la hachette, et le crâne de l'animal est rivé

au sol.

Il se débarrasse de la hachette :

— Préparez la corde.

Il enfourche alors la nuque du bison, fourre ses doigts dans l'épaisse masse de poils et tire de toutes ses forces. Un bruit de succion : la peau s'arrache autour du cou. Il passe un nœud coulant autour du cuir de la bosse :

— Attachez l'autre extrémité à votre selle et faites avancer votre cheval au pas.

Cameron s'exécute. La tonne de viande et de muscles du bison frémit lorsque la corde se tend. Puis la peau s'arrache comme un gant qu'on retire à l'envers, du poignet à l'extrémité des doigts. Moins d'une minute plus tard, la bête est écorchée. Le suif de la carcasse luit au soleil.

Cam arrête son cheval.

— Vous avez pigé ? lui demande Jim.

— Ça ne me paraît pas trop difficile. En somme c'est le canasson qui se farcit le plus pénible.

— À condition que le bison soit sain. Sinon, vous devez vous-même tirer la peau centimètre par centimètre. Et alors, là, je vous jure que ce n'est pas de la tarte.

— Bon. Je n'ai plus qu'à voler de mes propres ailes.

Il se dirige vers le deuxième cadavre. Il s'aperçoit bien vite qu'il est plus facile de regarder que de mettre la main à la pâte. Le Wilson semble avoir une vie propre et se refuser aux sollicitations de Cameron. La lame glisse dans le mauvais sens, ou bien ripe sur le cuir coriace. Lorsque l'essieu est enfoncé dans le crâne de la bête et qu'il va passer à la dernière phase, Cam ne sent plus ses mains. Tous les muscles de son corps tressaillent ; il a les reins en marmelade. Il fixe le lasso à la peau. Il éloigne son cheval. Le nœud, insuffisamment serré, se détache. Cam jure en sourdine. Il revient sur ses pas.

Quand il ne reste plus que la carcasse sur l'herbe rouge, Jim sourit et rengaine son couteau :

— Vous en savez autant que moi, à présent. Il ne vous manque plus que la pratique. Bon courage. Vous terminez ce lot pendant que je me charge de vous en préparer un autre. Je vais me poster sur cette éminence qu'on distingue à douze ou treize cents mètres.

— Qu'est-ce que je fais des peaux ?

— Pliez-les, le poil à l'extérieur, et entassez-les. Plantez un piquet à banderole à côté pour que Billy les repère plus facilement. Il commencera le ramassage à midi. N'oubliez pas de mettre ma marque.

— Laquelle est-ce ?

— Je vais vous montrer. — Il prend un coin de la peau que Cam vient d'arracher, puis, ressortant son couteau, il fait quelques

entailles. – Trois V et un I. Le compte de McGee doit correspondre au mien. Sinon, c'est que Billy a oublié un tas quelque part. Repérez bien les endroits où vous écorchez les bisons pour les lui indiquer. Salut ! À plus tard.

La matinée se traîne en longueur. Cameron trime comme un galérien. L'odeur douceâtre du sang l'écoeure. Ses vêtements en sont imprégnés.

À midi, il rejoint Cummings. Les deux hommes se partagent une langue de bison grillée sur un feu de bois.

Au coucher du soleil, il est sur les rotules. Il n'a qu'une pensée en tête : dormir. Mais la journée n'est pas terminée ! Lorsqu'il rentre au camp, une autre besogne l'attend. Avec l'équipe d'écorcheurs, il doit étendre les peaux, les saupoudrer d'arsenic pour les protéger contre la vermine. Quand la dernière est rangée, il se précipite sous sa couvrante. Dix secondes après, il roupille comme un loir.

... Les jours se suivent et se ressemblent étrangement. Cependant, Cameron s'est endurci. À présent, ses muscles répondent mieux. Lui et Cummings s'entendent comme deux vieux copains. Cam a appris à liquider l'écorchement des bisons en cinq sec. C'est du temps de gagné – ainsi que du pognon.

Il lui arrive de faire soixante-dix – parfois quatre-vingts peaux par jour. Mais jamais Cummings ne tue plus de cent bisons dans sa journée.

Un soir, alors qu'il casse la croûte avec Jim et son ami Johnnie Melson, Cam demande au chasseur :

— Pourquoi te contentes-tu d'une centaine de bêtes au maximum, bien qu'il y en ait à profusion ?

— Il ne faut pas être trop gourmand. Il y a quelques années, j'ai travaillé en équipe avec Tom Nixon. En quarante minutes, il a abattu cent vingt bisons. Ça lui a coûté deux flingues. Et ces engins-là – les Sharps 50-90 – c'est pas donné, crois-moi. Il n'a pas eu l'autorisation de dégringoler un autre animal pendant quinze jours.

— C'est comme moi, intervient Melson, un gars hirsute à la longue barbe poivre et sel. J'ai fait mouche cent soixante fois en une matinée. Seulement, j'ai compris ma douleur. J'avais l'épaule en capilotade. C'est tout juste si j'ai descendu dix bisons au cours des trois ou quatre jours qui ont suivi.

— Quel est le grand crack dans ce domaine ? s'enquiert Cameron.

— Charlie Rath affirme qu'il a tué trois cents têtes en une seule journée, lors d'une expédition au sud de la Cimarron. Mais personnellement, je n'ai jamais vu un type en buter plus de deux cents. C'est déjà une performance.

— À ce train-là, il ne restera plus beaucoup de bisons dans la prairie.

— Détrompe-toi. On a l'impression qu'ils se reproduisent comme les lapins.

— L'espèce se raréfie dans le nord.

— C'est vrai, avoue Cummings. — Il regarde Johnnie : — Sinon, tu ne penses pas qu'on serait restés tous les deux à côté de l'Arkansas et de la Republican ?

— Ils se sont peut-être regroupés dans notre région. C'est ce que prétendent les Indiens.

Cameron a vaguement entendu parler de cette légende :

— Dans cette fameuse réserve que personne n'a encore dénichée ?

— Qui sait ?

— En attendant, soupire Cam, je trouve que c'est une sacrée perte. Tuer un bison qui pèse une tonne pour en extirper vingt-cinq kilos de peau ! Et laisser pourrir toutes ces carcasses !

— Rath est de ton avis, fait remarquer Cummings. Il a même essayé de vendre des jambons de bison fumés et des langues. Pendant trois ou quatre ans, il s'est échiné à vouloir lancer une affaire quelque part dans l'est. Il a dû abandonner.

Melson étouffe un bâillement :

— Je vous laisse tirer des plans sur la comète, tous les deux. Moi, j'veis m'pieuter. J'suis vanné. Demain matin, le boulot m'attend.

Il se lève et s'étire.

Cameron et Cummings ne tardent pas à le suivre dans le camp endormi.

CHAPITRE VI

Les nuits d'hiver sont longues dans la prairie. Cameron ne cesse de se tourner et de se retourner dans son lit de camp, de ressasser son problème. Depuis quelques jours, ses doigts le font de nouveau souffrir. Au repos, il continue ses exercices d'assouplissement. La puanteur des carcasses de bisons, du suif rance, l'empêche de dormir, à présent. Décidément, il ne s'y fera jamais. Ses vêtements, son corps, en sont imprégnés.

« Je n'ai certainement pas raté ma vocation ! Dès que je serai capable de me remettre aux cartes, je ne ferai pas long feu ici. »

Passé encore dans la journée. Son travail l'accapare tout entier. Mais ces nuits qui n'en finissent pas, au cours desquelles il a constamment devant les yeux le visage de Hattie Crenshaw ! Au début, il s'écroulait comme une masse immédiatement après la soupe. Maintenant que ses muscles se sont habitués au dur labeur, le souvenir de la dette contractée par la Reine de Hidetown le harcèle pendant les interminables heures de veille, ponctuées de temps en temps par le hurlement lointain d'un loup ou d'un coyote.

Et cette pestilence !

Un soir qu'il discute avec ses compagnons, Cummings lui dit :

— Ça fait un bail que je me tape ce boulot. Eh bien, je continue de renifler cette odeur même pendant mon sommeil. Je me demande si nous ne puons pas davantage que ces peaux.

Perry Lewis, l'écorcheur qui fait équipe avec Johnnie Melson enchaîne :

— Moi, c'est pareil. Mais en plus, la nuit, je rêve que je me transforme en bison !

Melson, qui est en train de remplir de poudre les douilles vides, intervient à son tour :

— Et encore, on n'a pas trop à se plaindre. On prend un bain toutes les deux ou trois semaines. Imaginez-vous que dans le nord, les gars se lavent une bonne fois en septembre et qu'ils restent dans leur m... jusqu'en mars ! Parlez d'un turbin !

Cummings, qui vient d'achever de vérifier la propreté du canon de son Sharps, demande à Cameron :

— Au fait, Cam, qu'est-ce que tu fabriquais avant de te fourrer

dans cette galère ?

C'est la première fois qu'on lui pose cette question depuis son arrivée dans le camp. Ça prouve que la glace est vraiment rompue. Il montre ses mains, les ouvre, les referme, agite les doigts un moment avant de répondre :

— Je ne pourrai reprendre mon véritable boulot que lorsque mes pattes seront tout à fait guéries.

— En quoi consistent tes activités ? s'informe Lewis.

— Je joue aux cartes. Au poker et au pharaon, principalement.

Melson arrondit de grands yeux :

— T'es un... un maquilleur de brèmes ?

— Non, Johnnie. Un joueur professionnel.

Cummings a un léger sourire en coin :

— C'n'est pas pareil ?

— Ah non, mon vieux. Il y a une sacrée différence entre un maquilleur et un professionnel. Je t'assure que je n'ai pas besoin de tricher pour gagner ma croûte.

Melson paraît sceptique :

— Tu vas pas nous raconter que tu n'arnaqes jamais de gus.

— Je n'ai pas dit ça. Mais je ne sors ma botte secrète que lorsque j'ai affaire à des truands. Si un fumier veut me rouler, j'entre dans son jeu et je lui rafle son oseille.

— Ouais, admet Cummings. Faut bien s'défendre.

— Je suis honnête tant qu'on ne cherche pas à m'escroquer.

— Tout de même, s'exclame Melson en revenant à la charge, sans triche, c'est duraille dans ce métier-là de ramasser des picaillons.

— Tu as déjà demandé trois cartes, Johnnie, pour essayer de combler un carré ou un full, hein ?

— Tu parles !

— Bien. As-tu compté combien de fois tu as réussi ?

— Ben... non.

— Écoute-moi, alors. Tu as une chance sur quatorze d'arriver au full, mais seulement une sur vingt-trois de sortir un carré. Un autre exemple : tu reçois le cinq, le six et le sept de cœur, le roi de pique et le neuf de carreau. Qu'est-ce qu'il te faut pour allonger une quinte ou une quinte flush ?

— Facile. Il y a treize cartes par couleur. Donc, il m'en manque deux pour avoir une quinte flush : le huit et le neuf de cœur.

— O.K. Mais tu doubles tes chances en écartant le roi de pique. Si tu touches un huit de n'importe quelle couleur à la place, tu as ta quinte.

Cummings a l'air surpris :

— Tu fais tous ces calculs à chaque coup ?

— Pardi ! C'est ce qui explique qu'un joueur professionnel n'a

pas besoin de tricher. En mettant toutes les chances de son côté, il doit fatalement gagner – tôt ou tard.

Melson hoche pensivement la tête :

— Je comprends pourquoi je me fais régulièrement rétamé au pok’.

Cummings se lève :

— Prends-en d’la graine, Johnnie. Comme ça, tu pourras te remplir les fouilles chez Hattie.

— Chez Hattie ! s’esclaffe Cameron. Le Palais de l’Arnaque !

Melson le regarde, pas mal secoué :

— Tu... tu plaisantes, ou quoi ?

— Jamais été plus sérieux. Les employés de la Reine utilisent tous les trucs possibles et imaginables. Cartes truquées, biseautées, et j’en passe... Dispositifs planqués dans la manche, qui te camouflent une brème en un clin d’œil. Là-bas, tu te fais couillonner en moins de deux. Tout est bon. T’as pas une chance sur cent mille de t’en tirer si tu n’es pas un professionnel. Et même si t’es un expert, tu l’as dans l’os ! Comment je me suis fait péter les paluches, d’après toi ?

— Hattie ? demande Lewis. – Cam hoche la tête. – C’est pas toi le fameux Smith, le gars qui a reçu une dégelée y a trois ou quatre mois ?

— Ouais. Qui t’a mis au courant ?

— Une poule du saloon de Hattie. J’pensais que tu t’étais débiné.

— Hé ! Un instant ! s’interpose Melson. – Il ne semble pas du tout content. – Chaque fois que je me suis pointé chez Hattie, j’ai été plumé quelque chose de soigné ! Tu peux prouver que tous ses jeux sont truqués ?

— Et comment ! Enfin... je vous indiquerai la manière d’y voir clair. Seulement, il ne faudra pas que vous ayez les yeux dans vos poches.

— Tu nous affranchiras ?

— Évidemment ! Si vous avez suffisamment de patience.

— On est preneurs, gars, s’écrie Cummings. Dans trois jours, ça tombe bien, on doit trimbaler les peaux à Hidetown.

— J’ai largement le temps de vous mettre à la coule.

*

* *

Au milieu du grincement infernal des chariots bourrés de peaux, Cummings braille à Cameron :

— Tu vois un inconvénient à c’qu’on invite quelques potes à l’opération, chez Hattie ?

— Non. Qui veut participer aux réjouissances ?

— Ben... Voyons... Ike, Pete, Coughlin et son équipier – son nom m'échappe. Euh... Eddie Finn et Bill Munson. Et puis...

— Ça représente déjà un sacré paquet !

Melson s'est approché :

— Tous ces gars se sont fait pigeonner en beauté par Hattie, et pas qu'une fois. Ils aimeraient bien prendre leur revanche, tout comme moi, d'ailleurs.

Cameron ricane :

— Plus on est de fous... O.K., les amis. On y va tous... Mais d'abord, je veux me laver et changer de frusques. De toute façon, il est préférable de se rendre chez Hattie un peu plus tard. Si on se donnait rendez-vous devant la boutique de Fisk ?

— D'accord.

Après avoir récupéré ses vêtements propres chez le blanchisseur chinois, Cameron va se faire raser chez Vance Carter puis se prélasser dans un bain bien mérité. Enfin débarrassé de l'odeur fétide des peaux de bisons, il se dirige d'un pas allègre vers la boutique d'Arch Fisk. Il n'est pas peu surpris de constater que presque toute l'équipe de Fats McGee l'attend sur le trottoir. Quinze bonshommes !

— Je ne pensais pas que nous serions aussi nombreux, s'exclame-t-il. Il va falloir que je braille pour vous expliquer les coups fourrés des sbires de Hattie.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demande Cummings.

— On va entrer par groupes de cinq ou six à la fois pour ne pas attirer l'attention. Quelques-uns iront directement aux tables de jeu, les autres attendront tranquillement au bar. Ils permuteront quand les premiers auront bien pigé de quoi il retourne.

Ils pénètrent dans l'ancre de la reine de Hidetown en suivant les directives de Cam. Aucune trace de Hattie dans le saloon. La lampe au carbure projette son vif éclat sur la table inoccupée de la patronne. Cameron lance un regard circulaire : Milo et Lee brillent par leur absence, eux aussi. Le long du comptoir se presse une foule de soiffards. Dans les coins sombres fuse de temps en temps le gloussement d'une fille en tenue ultra-légère. Les tables de poker et de pharaon sont archicomblées. La soirée bat son plein. Le groupe de Cameron vide d'abord une bouteille au bar puis va s'installer près de l'aire de jeu.

Cam chuchote à l'oreille de ses compagnons quelques remarques sur la manière dont les employés de la maison trafiquent les cartes. L'un d'eux a le chic pour distribuer celles qu'il veut à qui il veut. C'est de la haute voltige ! Ses victimes n'y voient que du feu. Pauvres gogos ! Un autre, raide comme un piquet, le visage impassible, avale littéralement par la manche droite les cartons qui lui conviennent

pour les restituer au moment opportun. Cam enfonce son coude dans les reins de Johnnie Melson :

— Surveillance bien les gestes de ce type-là.

Melson écarquille les yeux, se démanche le cou :

— J'vois rien.

— Patience. Et surtout, ne le perds pas de vue.

Au bout de longues minutes, Melson comprend enfin le manège du gars : par un dispositif camouflé dans sa manche et relié à son bras par un élastique, il absorbe certaines cartes maîtresses à la barbe des autres joueurs.

— Ça y est, souffle Johnnie. J'ai pigé. Le fumier !

Il fait un pas en avant.

Cam le retient par le pan de sa veste :

— Du calme, Johnnie. Ne va pas tout foutre en l'air. Raconte plutôt aux petits copains ce que tu as vu pour qu'ils se rincent l'œil à leur tour.

Melson se gratte furieusement la barbe tout en grognant. Lorsque la donne revient au tour de l'employé, Johnnie braque son regard sur le poignet droit du type.

Soudain, il se précipite sur lui en braillant comme un putois :

— Espèce de salaud ! Maintenant je sais pourquoi je me fais toujours lessiver quand je joue avec toi ! – Ses doigts puissants arrachent la veste du bonhomme. Une pince reliée à un élastique apparaît. Il oblige le tricheur à lever le bras. – Regardez tous. Voilà la preuve qui...

Il n'a pas le temps de poursuivre. L'employé de la table voisine, qui vient de se ruer sur lui, l'étalé par terre d'un magistral coup de matraque sur la nuque. Jim Cummings fonce sur lui et lui balance son poing dans la mâchoire. Les autres hommes de McGee debout au comptoir n'ont pas perdu une miette de la scène. Ils traversent la salle à toute vitesse pour aller à la rescousse de leurs camarades, talonnés par d'autres employés de Hattie.

En quelques secondes, c'est la cohue. Les chaises voltigent, les verres et les bouteilles s'écrasent contre les murs, les filles disparaissent en poussant des cris par la sortie de derrière. C'est la bagarre générale. Il n'y a plus un seul spectateur dans le saloon. Tout le monde se met à cogner à bras raccourcis. Les loufiats sont sérieusement malmenés ; ils ne tardent pas à perdre du terrain. Cameron, qui a prévu le coup et ne tient pas à s'esquinter davantage les mains, sort une trique de sa ceinture et l'abat sur le crâne des récalcitrants.

Soudain, il aperçoit Milo et Lee suivis d'une demi-douzaine d'affreux. Il se fraye un passage vers eux. C'est alors qu'une détonation ébranle la salle. Cam s'arrête pile et se retourne : Hattie, debout près

du comptoir, tient un fusil de chasse au canon scié. Calmement, elle éjecte la douille et glisse une nouvelle cartouche dans la culasse :

— La rigolade a assez duré. — Silence complet. Les antagonistes se figent. Cummings aide Johnnie à se remettre debout. Du coin de l'œil, Cameron repère ses compagnons : ils n'ont pas l'air mal en point. — Je ne cherche pas à savoir qui a commencé les réjouissances, mais elles sont terminées ! Je ferme le saloon. Fini pour aujourd'hui. Foutez-moi tous le camp d'ici. Revenez demain si ça vous chante. J'ouvre à midi. — Brusquement, ses yeux se rétrécissent. Elle vient de voir Cameron. — Ah, je comprends tout, maintenant. Je parierais mon dernier *cent* que c'est vous qui avez fichu la pagaille. Milo ! Lee ! Chopez-moi ce salopard. Ne le laissez surtout pas filer !

Avant que les deux hommes de main ne puissent intervenir, tous les gars de McGee entourent Cam en un cercle protecteur. Certains brandissent un revolver, d'autres, leur couteau Wilson. Milo et Lee hésitent, et interrogent Hattie du regard. Elle hausse les épaules et baisse son arme :

— C'est bon ! grogne-t-elle en serrant les dents. On réglera ça plus tard. À présent, débarrassez tous le plancher ! Allez, ouste ! tout le monde dehors !

En quelques secondes la salle se vide. Avant de franchir la porte à double battant, Cameron se retourne : Hattie vrille ses yeux dans les siens. Il lui lance un sourire moqueur puis quitte l'établissement à moitié saccagé.

Dans la rue, Cummings demande à Cam :

— Comment se fait-il qu'elle se soit doutée que c'est toi qui as déclenché tout ce bastringue ?

— Elle connaît les hommes. Beaucoup mieux qu'ils se connaissent eux-mêmes.

— On ne peut pas dire qu'elle t'ait décoché une œillade amoureuse. Tu t'es fait là une sacrée ennemie. Je n'ai pas de conseil à te donner, Cam, mais à ta place, je me volatiliserai un bon moment en attendant que ça se tasse.

— C'est bien mon intention, Jim.

CHAPITRE VII

Au cours des mois qui suivent, lors des transports de peaux à Hidetown, Cameron s'en tient à sa décision de se tenir éloigné du saloon de la Reine. Il se contente d'échanger ses vêtements à la blanchisserie, de prendre un bain chez Vance Carter et de boire un ou deux verres dans l'établissement de Fisk. Puis, au lieu de traîner en ville, il rend visite au pasteur.

La première fois, il lui offre de le dédommager de ses peines. Beatty regarde les deux pièces de vingt dollars qu'il lui tend, et secoue la tête :

— Pas question, Cam. Vous ne me devez rien.

— Vous avez agi uniquement par charité ?

— Non. Je pensais m'être bien fait comprendre. Je me suis dégagé d'une obligation envers vous. C'est moi qui vous ai mis dans ce pétrin.

— O.K., Révérend. Voyons le problème sous un autre angle. Vous ne me devez rien, je ne vous dois rien, mais j'aimerais apporter ma contribution à l'église que vous bâtissez.

— Ah, dans ce cas, je me sens obligé d'accepter.

— Nous vous invitons à dîner, Cam, dit Ruth. La nourriture ne doit pas être très variée dans la prairie.

— En effet. Le régime est à peu près toujours le même : steaks de bison matin, midi et soir. Mais ce n'est pas si mauvais. – Il observe la jeune fille. Est-elle sincère ou est-ce une invitation de pure politesse ? Il opte pour la première hypothèse. – Je vous remercie, vous êtes très aimable.

... La glace est définitivement rompue. Il prend donc l'habitude d'aller à la cabane des Beatty toutes les deux ou trois semaines. C'est quand même mieux que d'errer comme une âme en peine dans le camp vide tandis que ses camarades font une bringue effrénée à Hidetown.

Un soir qu'il retourne dans la prairie en compagnie de Cummings, le chasseur le tient au courant des nouvelles de la ville. Hattie n'a pas perdu beaucoup de clients depuis que Cam a dévoilé que les jeux étaient truqués. Elle a juré ses grands dieux qu'elle ignorait tout des activités de ses employés, et elle a même vidé avec

fracas celui que Melson a pris la main dans le sac. La plupart des hommes de McGee évitent le poker mais ne boudent pas pour autant le bar.

— Tu crois qu'elle ne savait pas ce qui se passait, Cam ?

— Tu plaisantes, ou quoi ? Je préférerais essayer d'appivoiser un serpent à sonnettes que me rasseoir à une de ses tables.

Cummings observe le silence quelques instants, puis :

— Ce qu'il nous faut à Hidetown, c'est un établissement de jeu honnête.

— J'y songe depuis le jour où j'ai entendu dire que Custer allait descendre au sud.

— Qu'est-ce que Custer vient faire là-dedans ?

— Tu n'ignores pas que le bison devient de plus en plus rare dans le nord. Tu peux être sûr que la saison prochaine, des tas de chasseurs suivront la voie ouverte par Custer et continueront jusqu'ici.

Melson s'avance vers eux. Il a entendu la fin de la conversation :

— Qu'est-ce qui te retient alors, Cam ? Tu es un joueur professionnel, et tes mains sont guéries maintenant. Avec toute la graisse que tu y as enfoncée !

En effet, ses doigts ont de nouveau acquis leur ancienne souplesse.

Il se tourne vers Johnnie :

— J'ai besoin d'un bon paquet pour commencer. Qu'un gars rafle une grosse somme d'un seul coup, je me retrouve sur la paille. Il me faut également un type sûr qui connaisse la musique, et un endroit où construire une maison.

— Tu as besoin de combien de fric ? demande Cummings.

— Cinq mille dollars devraient suffire. McGee m'en doit quinze cents. Il faut aussi acheter des cartes, des jetons, des tables...

— Je dispose de trois mille dollars. Tu n'as qu'un mot à dire : ils sont à toi.

— Je marche dans le coup, moi aussi, s'exclame joyeusement Melson. Eh bien, Cam, je pense que tu es paré.

— Vous pourriez tout paumer. Le métier comporte des aléas surtout au début... Voyons, il faudrait dresser une tente sur la route, près des cabanes, entre les camps de chasseurs et la ville. Mais où trouver un partenaire ?

Cummings fronce les sourcils :

— Pourquoi as-tu besoin d'un partenaire si tes jeux sont honnêtes ?

— Tu n'as pas pigé ce que je t'ai expliqué avant la bagarre chez Hattie. Il est indispensable que j'aie avec moi un gars qui sache vraiment jouer pour que nous puissions mettre toutes les chances de notre côté. Il doit connaître toutes les combinaisons possibles. Servir

de caissier, jeter un coup d'œil aux tables, participer de temps en temps à une partie où on joue gros.

— On te file le pognon. À toi de dégoter ton bonhomme.

Moins d'un mois plus tard, Cameron a mis sur pied un plan d'action. Un beau matin, il va trouver Rolfe pour lui commander le matériel nécessaire.

— O.K., Cameron. Tout ça arrivera de Fort Worth dans quelques jours. Mais... comment Hattie prendra-t-elle la chose ? Vous pensez qu'elle va accepter de la concurrence ?

— Pour le moment, c'est le cadet de mes soucis. Il sera toujours temps d'aviser quand elle montrera les dents.

— Ne la sous-estimez pas, Cameron. Ah, je la connais ! Elle n'est pas seulement rusée. C'est la pire peau de vache qui existe.

— Je l'ai appris à mes dépens. À présent, je me tiens sur mes gardes.

— Ouvrez l'œil, et le bon. Et n'oubliez jamais qu'elle a sous ses ordres quatre ou cinq fripouilles, des gars prêts à tout.

— J'ai un nouvel atout dans mon jeu, Rolfe. Elle n'est pas bête ; elle s'en apercevra très vite. Comme elle, j'ai besoin des chasseurs de bisons pour gagner ma croûte. Par contre, je ne m'occupe pas de la question filles et alcool. Si elle me fout la paix, nos affaires à tous deux seront florissantes. Si elle se met à me chatouiller les oreilles, je m'arrangerai pour lui piquer toute sa clientèle.

— Hum ! Méfiez-vous tout de même.

En attendant ses fournitures, Cameron passe le plus clair de son temps à visiter les camps de chasseurs de la région. Parfois, Cummings ou Melson l'accompagne.

Enfin, lorsque la commande arrive de Fort Worth, pas un seul chasseur, un seul écorcheur, un seul habitant des cabanes qui entourent Hidetown, n'ignore qu'une nouvelle maison de jeu va se monter à quelques mètres de la piste qui conduit à la ville toute proche.

À distance respectable, Milo et Lee assistent au déchargement de la marchandise. Cam et ses amis les ont repérés, mais font semblant de ne pas les voir. Quand les hommes de Hattie repartent pour annoncer la nouvelle à leur patronne, le pasteur et sa fille apparaissent. Cam s'avance vers eux pour les saluer.

— Vous vous établissez près de la ville ? demande Beatty.

— Oui. À vrai dire, je reprends mes activités.

Ruth contemple les chaises et les tables alignées près de la route :

— Ce n'est pas un restaurant ou un bar que vous allez construire.

— Je vous le répète : je retourne à mon métier.

— Je suis navré d'entendre ça, Cam, murmure Beatty. Je croyais que la vie dans les camps vous plaisait. Mais j'imagine que la fièvre du jeu n'a pas cessé de vous ronger.

— Vous avez raison. — Il hausse imperceptiblement les épaules. — Connaissant vos opinions, je doute que nous nous revoyions très souvent, à présent.

Ruth garde le silence quelques instants avant de répondre à la question à demi voilée :

— Vous serez toujours reçu chez nous à bras ouverts. — Elle sourit. — On ne refait pas sa nature. Si papa ne trouve aucun inconvénient à ce que vous veniez de temps en temps...

— Bien sûr que non, s'écrie son père. Nous n'avons peut-être pas les mêmes idées. Il n'empêche que nous restons amis. Considérez notre foyer comme le vôtre, Cam.

— Je vous remercie, Révérend... Veuillez m'excuser, je dois aller donner un coup de main.

Avant la tombée de la nuit, la tente est dressée, l'intérieur aménagé. Les nouveaux associés inspectent l'installation.

— Évidemment, remarque Cummings, pour le confort, on repassera.

L'« établissement » est des plus sommaires : au milieu, près du poteau qui soutient la toile, un poêle ; trois lampes à pétrole éclairent l'endroit. Huit tables et une cinquantaine de chaises forment le mobilier. C'est plutôt maigre.

— Bah ! intervient Melson, j'ai vu pire. Après tout, on n'a pas besoin de tableaux et de tapis fantaisie pour jouer au poker. Tu comptes roupiller là-dedans, Cam ?

— J'ai un lit de camp dans mon chariot, à dix mètres derrière la tente.

— T'as un fusil ? lui demande Cummings.

— Non. Pourquoi ? Tu as la frousse que Hattie vienne flanquer la pagaille ?

— Un peu. J'ai un flingue dans mes affaires. Je vais aller le chercher.

— Ne t'inquiète pas. J'ai un pétard.

— Je sais. Un derringer à la noix. Avec ce machin d'opérette, tu pourras toujours aller te rhabiller ! Crois-moi, un bon fusil de chasse au canon scié, y a rien de tel. Tu le pointes sur les tripes d'un gus ; il comprend tout de suite et détale comme un lapin.

Pendant trois ou quatre semaines, c'est la cohue. Tous les

chasseurs du territoire se sont donné le mot. À tour de rôle, selon leurs moments de liberté, les voilà qui rappellent chez Cameron. De huit heures du soir à trois heures du matin, ça ne désemplit pas. Cam se frotte les mains : la dette de Hattie Crenshaw s'amenuise petit à petit. À ce train-là, il finira bien par plumer complètement la Reine de Hidetown.

Le fric qu'il ratiboise à sa concurrente s'empile dans son coffre. Il convoque Cummings et Melson un après-midi :

— Votre part, les amis. — Il glisse sur la table deux sacoches bourrées. — Affaire à suivre. Voici vos premiers bénéfices. Dans moins de deux mois, vous aurez largement récupéré votre mise de fonds. Et lorsque les acheteurs de peaux se pointeront dans le coin, on fera le grand nettoyage.

Melson a un sourire fendu jusqu'aux oreilles :

— Eh ben ! — Il compte l'argent qui lui revient. — J'en ai mis du temps à comprendre qu'il vaut mieux se tenir d'un certain côté de la table de poker ! Bigre !... Si ça ne te dérange pas, on va rester toute la nuit, Jim et moi, pour prendre le vent et voir comment tu fais marcher la baraque. On a pas mal de trucs à se fourrer dans le collimateur. T'es vraiment un crack !

... Lorsque le dernier client a quitté la tente, Cummings se lève et s'étire :

— Dis donc, Johnnie, j crois qu'il est l'heure de les mettre. Si on veut aller bosser...

Cameron les accompagne un moment sur la route, puis regagne son domaine. La nuit est claire. Il transporte son coffre dans son chariot — sa chambre — puis retourne à la tente pour éteindre les lampes. Il va souffler la dernière lorsque le panneau d'ouverture claque. Il se retourne.

— Ça y est ? lance Milo. La journée est terminée ?

La lueur de la lampe semble décupler la masse du colosse.

— Tiens... tiens... tiens..., dit Cameron calmement. Vous vous faites très rare ces temps derniers. Une confidence : je vous attendais un de ces quatre.

— Je ne viens pas pour vous chercher des crosses. Tenez, regardez !

Le shérif se retourne, bras en croix. Apparemment, il ne porte aucune arme. Cameron a déjà rangé son derringer et le fusil de Cummings dans son chariot, sous son plumard.

— Parfait, Milo. Quel bon vent vous amène ?

— Hattie voudrait vous voir. Elle tient à avoir une conversation franche et... amicale avec vous.

— C'est très, très bien. Dites-lui que je ne manquerai pas de lui rendre une petite visite, la prochaine fois que j'irai en ville.

— Elle insiste pour que vous veniez maintenant.

Un guet-apens ? Cam n'a pas envie de sortir avec Milo.

Il réfléchit :

— Voyons... Elle éprouve vraiment le besoin de discuter avec moi, à une heure pareille ?

— Je vous ai fait la commission. Alors, vous vous décidez, oui ou non ?

— Il est très incorrect de ne pas répondre à l'invitation d'une dame. Euh... Il me reste deux ou trois bricoles à terminer. Allez dire à Hattie que je serai chez elle dans quelques minutes. Inutile de m'accompagner. Je connais le chemin.

Dès que Milo a tourné les talons, Cam éteint la lampe, file à son chariot pour planquer le coffre dans une cachette qu'il a aménagée dans le sol à deux pas des brancards, fixe à son bras gauche le derringier dans un petit étui qu'il a confectionné, puis, après avoir rectifié sa tenue et ajusté son chapeau, s'éloigne sur la piste poussiéreuse qui mène à Hidetown.

Pas un chat dans le saloon, à part Hattie qui arbore ses bijoux, et Milo, assis à côté d'elle. La Reine de Hidetown le congédie d'un signe de tête. Elle va ensuite chercher un verre au comptoir, le remplit de whisky, revient, et le pose devant Cameron. Celui-ci demeure immobile.

— Toujours en rogne contre moi ? Au point de refuser un pot, Mr. Smith ? Ah, vous préférez peut-être que je vous appelle Mr. Cameron ?

— Je ne suis pas là pour trinquer avec vous. Vous avez quelque chose à me dire ? Je vous écoute.

Elle crispe la mâchoire, ferme les yeux deux ou trois secondes, sourit enfin tout en levant son verre :

— Le bruit court que vous ne vous débrouillez pas trop mal, sous votre tente.

— Exact.

Elle prend soudain un ton dur :

— Et vous croyez que ça va durer longtemps ?

— Oh, vous savez, j'estime qu'il y a de la place pour deux, ici. Largement !

— J'ai horreur du partage. Avant votre arrivée, c'est moi qui ramassais tout. Je tiens à conserver l'exclusivité !

— Je vois. Vous avez l'intention de m'évincer.

— Si l'on veut. Mais je suis toute prête à me montrer raisonnable.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je me suis trompée sur votre compte. — La voix est devenue onctueuse. — Vous êtes beaucoup plus coriace que je ne le pensais.

J'aurais dû vous employer – ou vous faire liquider par Milo, lors de... de notre première rencontre.

Cameron ne réplique pas. Elle poursuit :

— Vous êtes revenu à la charge. Ça m'a coûté cher. Cependant, je veux bien casquer davantage encore... Dans le cas où vous accepteriez de vous entendre avec moi, bien sûr. Qu'en pensez-vous ?

— Votre proposition ?

— Vendez-moi votre affaire et quittez Hidetown.

— Quoi ? – Il fronce les sourcils. – Vous vous rendez compte de ce que ça vous coûterait ?

— Oh, oui ! Beaucoup moins à moi qu'à vous, de toute façon... dans le cas où vous seriez par trop... comment dire ?... récalcitrant.

— Un chiffre ?

— Cinq mille dollars.

— Vous plaisantez ?

— Dix mille !

— Pas question.

— Le double, et vous disparaîsez sans tambour ni trompette !

— Hattie, je ne suis pas vendeur. – Elle s'apprête à répliquer. Il lève la main. – Chut ! Maintenant, écoutez-moi bien. Vous connaissez vos clients ? Certains – un bon nombre même – sont des amis à moi. Si vous tentez quoi que ce soit contre moi, ils ne seront pas contents du tout. J'ai même l'impression qu'ils n'hésiteraient pas à tout bousiller chez vous si vous... – Il ricane : – ... outrepassiez vos... droits. – Il lit dans son regard qu'elle a déjà envisagé ce problème. Si elle n'a pas envoyé Milo, Lee, et sa clique tout saccager, c'est qu'elle craint des représailles. – Que ça vous plaise ou non, Hattie, Hidetown ne vous appartient plus. Vous m'entendez ? Si vous jugez que la ville est trop petite pour nous deux, il vous reste une seule solution : vous dégagez la piste une bonne fois pour toutes. Moi, ce patelin me plaît. Terriblement.

Il se dirige lentement vers la sortie.

— Cameron ! – La voix est glaciale. – Je vous ai averti. De plus, je viens de vous faire ma dernière offre. Je ne commettrai plus une seule erreur à votre sujet.

Il hausse les épaules et, sans se retourner, franchit la porte à deux battants. Il aurait préféré qu'elle l'insulte comme une vulgaire poissarde. Le ton qu'elle a employé ne lui plaît pas du tout. Il regagne prudemment son chariot, vérifie le fonctionnement du fusil, fourre une poignée de cartouches sous son oreiller, et s'allonge sur son lit.

La nuit s'écoule tranquillement.

*

* *

Une semaine passe, puis une autre. Hattie ne se manifeste pas. Cameron sait que la vengeance est un plat qui se mange froid. Il n'est pas étonné.

Lorsque Cummings et Melson sont de retour de la chasse, il les met au courant de sa conversation avec la Reine de Hidetown.

— Surveille-la du coin de l'œil, l'avertit Jim. Et surtout, garde le joujou que je t'ai donné à portée de la main. C'te bonne femme, c'est une vraie vermine.

— Elle a de la patience. Moi aussi.

— Tout de même, dit Johnnie, c'est bien dommage que nous devions repartir après-demain. Si ça ne tenait qu'à moi, je resterais dans le coin. Mais McGee a déniché un sacré troupeau, et la fin de la saison approche.

Cameron rassure ses amis :

— Ne vous en faites pas. Je fais gaffe.

Cameron redouble de précautions. Ce n'est pas la première fois que le danger le guette. Il en a connu des fiers-à-bras qui ont juré de lui crever la paillasse ; des joueurs malchanceux qui se sont rebiffés ; des malfrats, qui, ayant assisté à ses parties de poker rémunératrices, ont voulu lui soulever ses gains !

La nuit, il serre contre lui l'arme redoutable que lui a refilée Cummings. C'est un magnifique engin de persuasion.

Mais la nuit, on dort.

... Au cours de son sommeil, des flammes jaillissent tout près de lui. Est-ce le jour ? Mais non. Le soleil ne crépite pas !

Cam renifle une étrange odeur. Ce n'est plus celle des peaux de bisons. Un incendie ?

C'est le feu.

Il saute dans son pantalon et ses bottes, et quitte précipitamment son chariot.

Trop tard. La tente est déjà aux trois quarts grillée. Le poteau central résiste encore. Quelques secondes plus tard, il tombe près du chariot dans une gerbe d'étincelles. Chaises, tables... autant de feux de joie. La nuit est écarlate.

La fumée âcre lui pique les yeux. Une forte odeur de pétrole lui chatouille les narines.

« La garce ! La sale garce ! »

Il empoigne son chariot par le hayon et, de toutes ses forces, l'entraîne loin du brasier.

Impuissant, il assiste à la destruction totale de son bien.

CHAPITRE VIII

Les poings serrés, la mâchoire crispée, Cameron se tient à quatre pour ne pas se précipiter au saloon de Hattie et y flanquer le feu. Œil pour œil... Non, il doit attendre son heure. Sa vengeance distillée n'en sera que plus efficace.

Prostré dans son chariot, il guette les premiers rayons du soleil tout en répondant évasivement aux questions des quelques badauds accourus après l'incendie. Au début de la matinée, le pasteur et sa fille viennent aux nouvelles.

— Je crains un événement de ce genre depuis que vous avez quitté l'équipe de Fats McGee, lui dit Beatty. La violence engendre le désir de vengeance, la vengeance la haine, et la haine de nouvelles violences.

— Vous vous imaginez peut-être que je vais aller flinguer cette ordure ?

— Je suis persuadé que vous y avez songé.

— Vous voudriez que je reste là, les bras croisés ?

— Rappelez-vous les paroles de la Bible : il faut tendre l'autre joue lorsque...

Cam le coupe brusquement :

— Figurez-vous que j'ai déjà reçu une baffe sur l'une et l'autre !

Ruth s'approche de lui :

— Cam, je vous en prie. Écoutez mon père. Si vous ripostez, vous ne ferez qu'aggraver la situation.

— C'est ça ! Je ne vais pas remuer le petit doigt. Et la prochaine fois, on me retrouvera dans un fossé avec une balle dans le crâne ou un poignard dans les reins.

Elle s'apprête à répliquer, se ravise, puis elle saisit son père par le bras, et tous deux s'éloignent vers leur cabane.

Parmi les décombres, Cam commence à chercher la preuve du crime de Hattie. En vain.

Le lendemain soir, après le retour des hommes de McGee, il va prendre un verre avec Cummings et Melson chez Arch Fisk. Ils s'installent à une table au fond du saloon.

— On ne m'enlèvera pas de l'idée que c'est Hattie qui a tout manigancé, leur affirme-t-il. C'est un incendie volontaire. J'ai bel et

bien reconnu l'odeur du pétrole.

— L'ennui, fait remarquer Jim, c'est que tu ne peux pas le prouver. Hattie pourra toujours dire que peut-être une étincelle a jailli de la cheminée du poêle et a fichu le feu à la tente, ou qu'un joueur a balancé par mégarde un mégot dans la boîte à copeaux.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demande Melson. Se les rouler ?

Cam se passe une main dans les cheveux :

— Non. On va prendre un peu de repos avant de recommencer. Après tout, ce n'est pas catastrophique. On n'a paumé que la tente et le matériel. Il reste le coffre. Et il n'y a pas de blessé.

Cummings se met à grogner :

— Il ne faut pas attendre. Nous devons battre le fer pendant qu'il est chaud. Ou on reconstruit une boîte tout de suite ou on se tire une bonne fois pour toutes.

— La prochaine fois, ce ne sera pas un incendie, l'avertit Cam, mais une fusillade en règle. Toi et Johnnie serez certainement dans la prairie. Comment pourrai-je tenir tête tout seul contre une bande de tuteurs ?

— Ouais, je te comprends, mon vieux. Que proposes-tu ?

— Je n'ai pas l'intention d'abandonner la partie. La dette de Hattie s'est allongée. Je te jure que l'addition sera salée lorsqu'elle se présentera à la caisse !

Melson termine son verre :

— Il faut à tout prix ouvrir un autre truc immédiatement. Sinon, on est cuits.

— Nous n'avons pas l'embarras du choix. Toi et Jim restez près du nouvel établissement, ou on se paie les services d'hommes de main et on se prépare à la bagarre. Qu'en penses-tu, Johnnie ?

— Et toi ?

— Sais pas. La guerre n'est pas toujours le meilleur moyen de régler un conflit. Mais quand un homme est acculé à un mur et qu'aucune issue n'est possible, eh bien, il se bat.

— La guerre coûte cher, lance Cummings.

— Bien sûr. Et il y a des morts. À vrai dire, cette lutte ne regarde que la fille et moi.

— Pas question ! s'exclame Melson. Nous marchons avec toi, la main dans la main.

— Exactement, enchérit Cummings. Nous ne sommes pas des hommes à reculer. L'ennui, c'est que notre boulot consiste à descendre des bisons et que nous sommes les employés de McGee.

Melson réfléchit un moment, puis :

— J'ai bien envie de m'installer avec Cam.

— Tu plaisantes ? rétorque Jim.

— Pas du tout. Et puis, c'est moins fatigant de jouer au poker

que de cavalier toute la sainte journée après les bisons.

— T'en connais autant aux cartes qu'un enfant de chœur.

— Cam peut m'apprendre les ficelles. Qu'en dis-tu, Cam ? Tu me crois incapable de piger les astuces ?

— Tu n'es pas plus bouché qu'un autre. Je parie que dans un mois, tu feras des prodiges. Tu auras tout le temps de t'y mettre. Ce n'est pas encore la grande bousculade. Mais ce sera différent dès la saison prochaine. À nous, alors, la grosse galette !

Johnnie se tourne vers Cummings :

— Eh bien, Jim ? Ton avis ?

— Si tu nous quittes, McGee n'a pas fini de râler. Il reste encore quatre ou cinq semaines de chasse.

— Il ne cesse de rouspéter après ton écorcheur depuis que Cam est parti. Il parle toujours de le renvoyer. Tu n'as qu'à prendre le mien avec toi. Perry Lewis n'est pas manchot, je t'assure.

Cummings hoche lentement la tête :

— Franchement, Cam, tu crois pouvoir faire un professionnel de Johnnie ?

— Oui.

— Où trouver un endroit pour monter un établissement ?

— Il y a de la place entre le saloon de Fisk et la boutique de Vance Carter. Il suffit d'installer un mur derrière et un toit. On serait quatre à roupiller les uns près des autres. Ça pourrait dissuader les types de Hattie de lancer un raid nocturne.

— Ça devrait gazer.

— On peut aussi pratiquer une ouverture entre notre baraque et le saloon de Fisk, suggère Melson. Nos clients pourront ainsi aller se rincer la dalle au bar.

— Tu crois que Fisk et Carter accepteront ?

— Il n'y aura aucune objection du côté de Carter. Quant à Fisk, eh bien, allons lui poser la question tout de suite.

Archer Fisk écoute la proposition du trio tout en lissant consciencieusement ses bacchantes en guidon de vélo, puis retire son barreau de chaise de la bouche :

— Comment Hattie va-t-elle prendre la chose ?

— D'abord, on ne lui demandera pas la permission, répond Cameron. Et puis, nous sommes dans un pays libre, non ?

— Hidetown est en marge des autres territoires. La liberté appartient à ceux qui ont du muscle pour la conserver. Évidemment, si j'avais des hommes de main pour m'épauler et lui tenir tête...

— Pas besoin de ces gars-là, Arch, le rassure Cam. Johnnie et moi, on sera toujours sur la brèche.

— Et si une bataille rangée se déclenche chez vous et qu'on casse tout dans mon saloon ? Supposez qu'un salopard foute le feu à la

baraque en pleine nuit.

— Supposez que du jour au lendemain vous vous mettiez à vendre cinq ou six fois plus de bibine, Arch.

— Très juste, intervient Cummings. Le bruit court du côté de Dodge qu'à la saison prochaine, ça va être la grosse ruée des chasseurs vers le sud.

Fisk hésite :

— Oui, bien sûr. C'est tentant. Mais moi, j'aime ma tranquillité.

— Nous aussi, réplique Cameron. Seulement, nous nous bagarrerons s'il le faut pour maintenir la paix.

— Je ne suis pas une mauviette. — Il se dresse sur ses ergots. — Reine de Hidetown ou pas, je l'enquiquine, Hattie. Elle ne me commande pas !

— Si ! Dans la mesure où elle vous empêche de prendre une décision.

— Parfait. Vous avez gagné. Marché conclu.

Installer une toile de tente en guise de toit entre le saloon et la boutique, dresser deux cloisons en peaux de bisons, ménager une porte entre l'établissement de Fisk et la nouvelle maison de jeu, tout cela est l'affaire d'une journée. Le bois du chariot de Cam fournit deux tables et quelques bancs rudimentaires ; Fisk cède quelques chaises qui traînaient dans sa réserve ; Rolfe vend aux associés plusieurs paquets de cartes et des jetons.

Moins de huit jours après l'incendie, tout est prêt pour recevoir la clientèle.

Dès l'ouverture, ça marche comme sur des roulettes. Les joueurs n'ont pas apprécié la destruction de la tente et prennent un malin plaisir à éviter d'aller consommer chez Hattie. Ils se doutent bien qu'elle est plus ou moins responsable du sinistre. Ceux qui continuent à fréquenter le saloon de la Reine de Hidetown ne sont intéressés que par les entraîneuses.

Un soir, Melson compte la recette :

— C'est beaucoup mieux que je ne le pensais, dit-il tout guilleret à Cameron. Quand les acheteurs se pointeront en ville, tu verras ce qu'on ramassera !

— Si tout se passe bien jusque-là.

— Ne sois pas pessimiste. C'est Hattie qui te tracasse ?

— Ce qui m'inquiète, c'est son silence.

— Elle a peut-être décidé de mettre les pouces.

— Ce n'est pas en baissant pavillon qu'elle a réduit cette ville à l'impuissance. Je flaire du grabuge dans l'air.

— Dans ce cas, je me demande pourquoi tu te trimbales avec ce joujou de pacotille. Tu devrais te payer un vrai flingue, bon sang !

— Un derringer convient davantage à mon genre.

— Tu n'es pas le seul en cause. Si les sbires de Hattie débarquent un beau jour avec leur artillerie, j'aimerais avoir quelqu'un pour me donner un coup de main.

— C'est vrai, tu as raison.

— Va donc voir Rolfe. Il vient de recevoir plusieurs Bat Masterson – du type Spécial Shérif. Calibre 44. Canon court. Facile à escamoter. J'te jure que lorsque tu braques cet engin-là sur les tripes d'un gars, il mouille un peu plus que devant ton pistolet à la godille.

— O.K., Johnnie. J'en achèterai un demain matin. Promis.

Avant dix heures, le lendemain, Cameron arrive chez Rolfe. Debout devant le comptoir, il examine l'arme ; tandis qu'il fait rouler le barillet à six coups et ausculte sa nouvelle acquisition, le marchand lui prépare quelques boîtes de munitions. C'est alors que Ruth choisit son moment pour entrer dans le magasin. Elle s'arrête pile devant Cam, les sourcils en accents circonflexes :

— Vous trouvez que vous n'avez pas suffisamment d'ennuis comme ça ? Voilà qu'à présent il vous faut un revolver !

— Ce n'est pas parce qu'un homme porte une arme qu'il doit nécessairement s'en servir. Disons que c'est parfois... un instrument de persuasion.

— Peut-être. Dans certains cas, cependant, ça invite l'adversaire à dégainer... Cam ! Pourquoi donc ne voulez-vous pas écouter mon père ?

— C'est un brave homme. Un peu trop bavard... C'est son seul défaut. Il croit que les autres sont taillés à son image. Il se trompe énormément. Dans mon métier, Ruth, on doit se montrer... comment dirais-je ?... pratique. Oui, voilà ! Il faut avoir les deux pieds sur terre.

— Et se faire estropier ! Ou tuer !...

— Vous n'approuvez pas mon mode de vie, n'est-ce pas ?

— Pas du tout !

Sur ce, elle tourne les talons et disparaît dans la rue.

Rolfe revient de la réserve sur ces entrefaites :

— On dirait que ça a bardé !

— Bah ! Simple discussion.

Il s'empresse de ramasser les boîtes de munitions que Rolfe a placées sur le comptoir, règle la note, et s'en va à son tour. Il remet à plus tard la discussion avec le boutiquier.

Deux jours après, les hommes de Hattie rendent une visite impromptue au nouvel établissement de jeu.

Les clients sont partis un peu plus tôt que d'habitude. Demain,

c'est le départ pour la prairie. Il faut se montrer sérieux. Jim Cummings reste quelques moments de plus. Bavarder avec de vieux copains, ça ne fait de mal à personne. Deux ou trois verres pris en la compagnie de Cam et de Johnnie, chez Fisk, ça détend. Dans quelques minutes, il va falloir rejoindre le camp de Fats McGee.

Tandis que le trio échange des plaisanteries avec Archer, devant le bar, un craquement retentit.

— Un soûlaud qui n'a pas encore tout à fait son compte, grogne Melson. Ou un gus qui veut taper un dernier carton. J'vais lui dire deux mots.

Il s'avance vers la porte qui communique avec la maison de jeu.

Cameron se retourne au même instant. Il a tout juste le temps de lancer un cri. Une balle étoile la glace au-dessus de sa tête.

— Les vaches ! gueule Melson. Les voilà !

« *Les vaches !* » C'est clair et précis. Ils savent de qui il s'agit. Melson a déjà filé à côté. Une autre détonation ébranle les lieux. Cummings et Cameron dégainent. Ils se précipitent dans la salle de jeu. Melson est près de la porte qui donne sur le trottoir :

— Ils sont trois ou quatre. L'un d'eux a dû choper mon pruneau.

Johnnie fonce dans la rue, aussitôt suivi par Cameron et Cummings. Ils sont immédiatement accueillis par une grêle de projectiles. Des éclairs rouges trouent l'obscurité. Cameron roule dans la poussière pour s'écarter des lumières de la maison de jeu. Le malheureux Cummings est moins rapide : une balle l'atteint en pleine poitrine. Il tournoie deux fois sur lui-même et s'écroule, face contre terre. Cameron et Melson ripostent.

— Je crois que j'en ai touché un autre, murmure Johnnie à Cam.

— J'ai l'impression que Jim est mal en point.

Cam appuie de nouveau sur sa gâchette. Son barillet est vide. Il rampe vers Cummings pour lui prendre son revolver, puis retourne prestement dans le coin d'ombre. Deux pralines sifflent à ses oreilles. Il balance la purée en direction du tireur : une masse s'effondre sur le trottoir d'en face.

Puis le silence... La porte du saloon de Hattie s'ouvre. Cam aperçoit un type qui traverse la rue en cavalant, ramassé sur lui-même. Il fait feu. Le gars disparaît dans les ténèbres.

Archer Fisk sort alors de son saloon, une lanterne dans une main, un fusil au canon scié dans l'autre.

— C'est un peu tard, l'ami ! s'exclame Cam.

— Ça s'est passé si vite que j'ai tout juste eu le temps d'aller chercher mon flingue.

— Amenez-vous par ici avec votre loupiote. Ces fumiers ont eu Jim.

Il s'agenouille près de son compagnon. Il ne peut plus rien pour lui. Le pauvre Cummings est mort.

Des lampes s'allument un peu partout dans la rue. Cam se relève, crispe la mâchoire et secoue la tête en réponse au regard interrogateur de Fisk, et va rejoindre Melson. Johnnie est adossé au mur en peau de bison, près de la porte de l'établissement de jeu. Ses doigts rouges de sang étreignent sa cuisse gauche juste au-dessus du genou. Il a aperçu le geste de Cameron :

— C'était un chic copain. Depuis le temps qu'on bossait ensemble ! Il va rudement me manquer.

Cam lui tapote l'épaule en signe de sympathie :

— Et toi, Johnnie ? Comment te sens-tu ?

— Ça me brûle salement là-dedans. La balle a dû fracasser l'os.

Des exclamations fusent sur le trottoir d'en face :

— C'est Milo ! Il est pas mort, mais sacrément amoché !

Vance Carter sort de chez lui, une lanterne à la main, et se penche sur Cummings :

— C'est fini, dit-il en levant les yeux vers Cameron.

— Occupez-vous de Johnnie.

— Je vais l'aider à s'allonger sur un banc.

Au même moment, les trois hommes passent à côté d'eux. Ils portent Milo qui a perdu connaissance.

— Amenez-le chez Carter, leur lance Cam. On va voir ce qu'on peut faire pour lui.

On installe les blessés sur les deux bancs, et, aussitôt, Carter noue une serviette au-dessus de la plaie de Melson :

— Ça ira, mon gars. Ce n'est pas grave. Par contre, je ne peux pas en dire autant pour Milo. Il a méchamment dérouillé, lui. – Il déchire la chemise du shérif, faisant ainsi apparaître un trou béant à quelques centimètres du cœur. – Il ne passera pas la nuit si un toubib ne prend pas immédiatement soin de lui, souffle-t-il à Cam. Je ne suis pas suffisamment compétent.

— Le docteur le plus proche se trouve à Fort Griffin. Vous croyez qu'il pourra supporter le voyage ?

— Non. Il aura rendu l'âme avant d'arriver à mi-chemin.

Cam et Carter découpent des compresses dans d'autres serviettes, et les appliquent sur l'affreuse blessure.

— Beatty en connaît un rayon sur la question. – Cameron se tourne vers les hommes qui observent la scène : – Que l'un d'entre vous file chercher le pasteur.

Quelques minutes plus tard, Milo ouvre les yeux et les plante dans ceux de Cam. Il sombre de nouveau dans l'inconscience au bout de trois ou quatre secondes.

Fisk entre sur ces entrefaites :

— J'ai fait déposer Jim dans ma réserve, Cam. Comment vont-ils ?

— Johnnie s'en tirera, mais Milo n'a guère de chances, à mon avis.

— On a trouvé un autre cadavre un peu plus loin dans la rue.

— De qui s'agit-il ?

— Je ne connais pas son nom, mais c'était l'un des hommes de main de Hattie.

— Ça, je m'en doute !

Johnnie se met soudain à brailler :

— Cette fois-ci, c'te salope a dépassé les bornes ! On va aller lui montrer...

— Du calme, Johnnie. Pour l'instant, on ne bouge pas. — Il regarde la foule qui se presse sur le seuil de la boutique : — Et maintenant, du balai ! Laissez de l'air aux blessés.

Carter se dirige vers le poêle :

— Je vais le faire ronfler. Le pasteur aura besoin d'eau bouillie. Je crois qu'à présent, on peut se laver les mains. Ça ne sera pas du luxe !

Une pellicule de sang séché couvre les bras de Cameron jusqu'aux coudes. Sur son banc, Milo se met à gémir. Cam s'approche de lui. Le shérif lui dit d'une voix faible :

— Vous m'avez porté la poisse.

— On dirait. Ainsi qu'à votre patronne.

— Hattie ? Elle n'a besoin de personne pour vous lessiver, blanc-bec !

— J'ai les reins solides.

Milo essaie de sourire ; l'effet est horrible.

— Ne vous faites pas mousser, Cameron ! Si vous croyez que Hattie s'inquiète, vous vous gourez complètement.

— Tiens ! Et pourquoi vous a-t-elle envoyé me tuer ?

— Elle ne veut pas que vous traîniez dans les parages lorsqu'elle réalisera son coup. Un coup sensationnel, vous m'entendez ? Ce jour-là, c'est pas des picaillons qu'elle ramassera...

Melson est tout oreilles :

— De quoi s'agit-il, Milo ? Qu'est-ce qu'elle mijote ?

Cam lui fait signe de la boucler. Une affreuse grimace déforme les traits du shérif. Est-ce la souffrance ? La peur d'en avoir trop raconté ?

Cameron pose un genou à terre :

— Milo, chuchote-t-il. De quoi s'agit-il ?

Le gars commence à étouffer :

— De quelque chose... de... de comac.

Il referme les yeux.

— Milo ! Expliquez-vous !

Beatty arrive à ce moment-là. Il examine la blessure, secoue la tête, impuissant.

Une minute plus tard, il se signe.

Milo vient de rendre le dernier soupir.

CHAPITRE IX

Le cimetière de Hidetown : une butte où sont plantées, çà et là, dix croix. Un volontaire a creusé les tombes de Jim Cummings, de Milo, et celle de l'inconnu. Treize ! Le nombre portera-t-il bonheur à la ville ?

Devant la dernière demeure de Cummings, le pasteur lit quelques versets de la bible. À ses côtés, Cameron, Archer Fisk et Fats McGee se tiennent droits comme des piquets. Sa prière achevée, Beatty se dirige vers Hattie Crenshaw et ses amis qui attendent près de la fosse où Milo et son compère ont été descendus.

Lorsque la cérémonie est terminée, et après que la dernière pelletée de terre a été lancée, Hattie s'avance vers Cameron. Il fait quelques pas dans sa direction. On dirait que les deux antagonistes tâtent le terrain.

La Reine de Hidetown est la première à prendre la parole :

— Je suis désolée de ce qui est arrivé à votre ami.

— Moi aussi. Je voudrais pouvoir vous en dire autant en ce qui concerne le vôtre. Mais je mentirais.

— Vous ne vous amollissez pas souvent, Cameron, n'est-ce pas ?

— Pas plus que vous.

D'un signe de tête, il indique les trois dernières tombes.

— Suis-je la seule à être blâmée ?

— Qui d'autre que vous pourrais-je stigmatiser ?

— Vous m'avez toujours très mal comprise, Cameron.

— C'est le moment ou jamais de vous expliquer... clairement.

— Je voudrais pouvoir le faire. Seulement, l'endroit ne convient pas. Venez chez moi un peu plus tard.

— J'hésite. J'hésite même beaucoup. Chaque fois que je vous vois, ça finit mal.

Elle secoue la tête :

— Cette fois-ci, ce sera différent. Vous avez ma parole.

Il vrille son regard dans le sien pour tenter de détecter les motifs de cette invitation. Elle ne détourne pas les yeux.

— D'accord, Hattie.

Elle regagne la tombe de Milo.

Cameron rejoint ses compagnons.

— Qu'est-ce qu'elle vous voulait ? demande McGee en desserrant à peine les dents.

— Me parler.

— Vous avez accepté ?

— Oui.

— Je crois que je ferais mieux de rester dans le coin.

— Ne vous bilez pas, McGee. Je prendrai soin de moi, ainsi que de Johnnie. Votre boulot vous attend.

Après avoir transporté Melson dans l'arrière-salle du bar de Fisk, Cameron enfourche son cheval et va dans la prairie. Il choisit un endroit reculé et s'assied dans l'herbe. Jusqu'à la tombée de la nuit il réfléchit à la situation. Milo est le deuxième gars dont il a dû se débarrasser en légitime défense. Cummings ?... Il ne peut pas éternellement pleurer son ami. La vie est dure, âpre, dans ces régions. L'homme y affronte souvent la mort.

Deux choses ne cessent de le turlupiner : l'invitation de Hattie et les dernières paroles du shérif.

Surtout les dernières paroles de Milo. Avant de mourir, le bras droit de Hattie a involontairement craché le morceau. « Un coup sensationnel. » De quoi peut-il s'agir ?

Jim Cummings est tombé sous les balles de Milo. À cause de Hattie. C'est la Reine de Hidetown qui a ordonné le massacre. « Je lui réserve un chien de ma chienne. »

*

* *

Cameron arrive chez Hattie en début de soirée avant le gros de la clientèle. Dès qu'elle l'aperçoit, elle s'avance vers lui :

— Allons dans ma chambre. Nous y serons plus tranquilles pour bavarder.

Ils sortent par la porte de derrière, longent le sombre couloir qui rappelle à Cam de mauvais souvenirs, puis, tout au bout, s'arrêtent devant un panneau en peau de bison. La Reine de Hidetown l'ouvre.

— Entrez donc.

Il écarquille les yeux, passablement soufflé. Il était loin de se douter qu'il allait trouver un tel luxe dans une ville comme Hidetown.

De chaudes tentures en soie couvrent les parois ; le plafond est caché par une tapisserie aux couleurs vives. Dans le fond, un lit à baldaquin est flanqué de deux tables de nuit au dessus de marbre. Tous les meubles sont en acajou. Le sol est garni d'un magnifique tapis d'orient aux teintes multiples. Une seule note incongrue : dans le coin opposé au lit trône un immense bureau à cylindre.

— Vous êtes surpris ? demande Hattie, J'imagine que vous étiez

loin de penser qu'un endroit pareil existait à Hidetown.

— En effet.

— J'aime les belles choses. — Elle se dirige vers un buffet encombré de bouteilles. — Vous voulez trinquer avec moi, ce soir ?

— Un peu plus tard.

— Comme il vous plaira. — Elle remplit un verre. — Asseyez-vous, je vous en prie. Vous me donnez le vertige à sauter d'un pied sur l'autre.

Il s'installe sur une chaise. Elle en tire une deuxième et s'assied en face de lui.

Elle attaque tout de go :

— Ne croyez-vous pas qu'il est temps qu'on s'entende, tous les deux ? À quoi bon continuer à nous battre comme deux chats sauvages ?

Une sonnette d'alarme résonne dans le cerveau de Cameron : il n'est pas du tout dans le caractère de Hattie de se montrer conciliante.

— Je n'ai jamais cherché la bagarre, répondit-il calmement.

— Je ne vais pas argumenter sur ce sujet. Notre conflit nous coûte cher, aussi bien à vous qu'à moi. Milo vient de se faire tuer. Il va beaucoup me manquer. Remarquez que je ne vous en tiens aucune rigueur. Il est mort dans un combat loyal.

— Il s'est fait descendre parce que vous l'avez envoyé pour me liquider, réplique Cam d'une voix glaciale. N'oubliez pas non plus que Jim Cummings est enterré également. Si vous pensez que moi je ne vous en veux pas, vous vous fichez le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

— Voyons, Cameron. Je n'ai ordonné à personne d'aller vous tuer. J'ai simplement demandé à mes gars de démolir votre boîte. Est-ce ma faute s'ils ont eu la gâchette trop sensible ? Et puis... nous ne sommes pas ici pour échanger des griefs. Le problème est le suivant : pouvons-nous nous entendre ?

— Je ne crois pas.

— Soyez sérieux, Cameron. Nous aimons l'argent tous les deux. Beaucoup plus que les ennuis. La saison de la chasse touche à sa fin. C'est maintenant que la grosse galette va affluer. De plus, le bison se fait rare dans le nord. C'est vers Hidetown et cette région que rappliqueront les chasseurs dorénavant. Et puis, il ne faut pas se leurrer : les bisons ne seront pas éternels. Un beau jour, ils seront tous massacrés. Que ferons-nous, alors ?

— Oh, vous savez, les bisons ne sont pas près d'être exterminés... Bon. Si vous en veniez au fait ?

— Si nous déclenchons des fusillades dans la ville à tout bout de champ, ça finira par refroidir les chasseurs. Ils iront ailleurs pour faire la bamboula et jouer. Je ne tiens pas à perdre tout ce pognon.

— Moi non plus.

— Eh bien, il ne nous reste qu'une solution : vivre en paix.

Cam fronce les sourcils :

— Vous ne me préparez pas une entourloupette ?

— Non. Vous avez ma promesse.

— O.K. Topez là.

— Parfait. À présent, vous prenez un verre avec moi ?

— Je préfère m'en abstenir. Nous avons décidé de ne plus nous battre, c'est un fait. Mais nous ne sommes pas pour autant des amis.

Elle crispe la mâchoire :

— Comme vous voudrez. L'essentiel, c'est que nous ayons fait la paix.

— Espérons qu'elle durera. — Il se lève et jette un dernier coup d'œil au boudoir. — À présent, je dois filer. Ma journée n'est pas terminée.

En traversant le saloon, il remarque la présence de six types à la mine patibulaire installés près de la table de Hattie. Au milieu du groupe, Lee-Face de fouine arbore l'insigne de shérif. La passation des pouvoirs n'a pas traîné.

Il quitte l'établissement, l'esprit plus préoccupé que jamais.

Il va aussitôt mettre Johnnie Melson au courant de sa conversation avec la Reine de Hidetown.

— Ça ne me dit rien qui vaille, Cam, Ouvre l'œil. Je suis persuadé qu'elle nous prépare un coup en vache. C'te bonne femme, c'est la reine des garces !

— Je suis bien de ton avis. Mais j'ai dans l'idée qu'elle va se calmer pendant quelque temps, maintenant qu'elle a perdu Milo. C'était son homme fort.

— Quelqu'un d'autre prendra sa place. Peut-être que t'as raison, après tout. Elle va nous foutre la paix, si ça se trouve, jusqu'à la saison prochaine, en attendant que ça se tasse. À ce moment-là, ma guibolle ira mieux et je pourrai t'épauler solidement.

— Comment te sens-tu ?

— Plutôt patraque. Mais quand je pense à ce pauvre Jim, je la mets en veilleuse.

— Dommage que Milo ait claboté au moment où il allait cracher le morceau sur les intentions de Hattie. Je suis sûr que ça a un rapport avec la trêve qu'elle m'a demandée.

Melson se gratte pensivement la barbe :

— Ouais...

*

* *

Le lendemain matin, Beatty rend visite à son patient :

— La plaie est vilaine, dit-il tout en renouvelant le pansement.

En ressortant, la balle a déchiré les chairs. La cicatrisation sera très lente, je le crains.

— Je pourrai remarcher normalement, après ?

— Il faut vous faire soigner par un docteur.

— Le plus proche se trouve a Fort Griffin.

— C'est pour cette raison que j'ai amené ma carriole.

— D'après ce que j'ai entendu dire, le colonel de Griffin a donné l'ordre au toubib de ne s'occuper que des soldats, intervient Cameron.

— Le colonel Yandell ne me refusera pas un service. Venez, Cam, nous allons transporter Johnnie dans ma voiture.

— Ensuite, j'irai seller mon cheval. Je vous accompagne là-bas.

Un quart d'heure plus tard, les voilà partis sur la piste tracée par les lourds chariots Murphy des chasseurs de bisons. Les cahots arrachent parfois des gémissements à Melson.

La journée est magnifique...

C'est à une centaine de pas du semblant de route – à quelque quinze kilomètres de Hidetown – qu'ils découvrent le cabriolet. Johnnie est le premier à apercevoir le vol plané des charognards, au-dessus d'une faible dépression.

— Dis donc, Cam, je crois qu'il y a un cadavre dans le coin. Ce n'est peut-être qu'un coyote, mais on ferait mieux d'aller voir ça de plus près.

— Continuez, Révérend. Je vais jeter un coup d'œil.

Un spectacle atroce l'attend. Le cabriolet à moitié calciné se dresse dans un repli du terrain. Les cendres jonchent le sol tout autour. À trois mètres, une forme blanche. Le corps d'un homme. Cam s'avance. L'odeur est épouvantable. Le malheureux, scalpé et émasculé, gît sur le dos, nu comme un ver. Son état de décomposition est fort avancé.

Cameron retourne vers ses amis :

— Ce sont certainement des Indiens qui ont fait le coup.

Il leur décrit le spectacle.

— Conduisez-moi là-bas, lance Melson au pasteur.

Arrivé sur les lieux, Johnnie descend péniblement de la voiture et, s'aidant de son manche à balai qui lui sert de canne, fait le tour du cabriolet. Au bout de quelques minutes, il secoue la tête :

— Les Indiens n'ont rien à voir là-dedans, j'en mettrais ma main au feu. Ce sont des Blancs qui ont massacré ce pauvre type.

Cameron paraît sceptique :

— Quelques Comanches ont pu s'échapper de la réserve... C'est déjà arrivé, Johnnie.

— Pour sûr ! Mais figure-toi que les Comanches ou les Kiowas ne montent pas des chevaux ferrés. Ils ne portent pas non plus des

mocassins apaches.

— Tu ne crois pas que des Apaches...

— Non. De toute façon, on n'en a jamais vu à l'est de Fort Concho. Je le répète : ce sont des Blancs qui ont tué cet homme. Ils ont voulu faire croire que l'attaque a été lancée par des Indiens.

Cameron regarde le cadavre :

— Comment savoir qui c'est. La vermine et les vautours l'ont déjà à moitié rongé. Pas un seul vêtement. Impossible de l'identifier.

— Nous en parlerons au colonel Yandell, dit Beatty. Il enverra une équipe de fossoyeurs. Je me serais bien chargé d'ensevelir ce malheureux, mais je n'ai aucun outil dans ma carriole.

Comme l'a prévu le pasteur, le colonel Yandell ne voit aucun inconvénient à ce que ce soit le médecin de l'armée qui soigne le blessé. Tandis que Johnnie repose dans un lit de l'infirmerie, Cam et Beatty mettent Yandell au courant de leur macabre découverte. Le colonel – un quadragénaire pimpant – secoue la tête en écoutant les suggestions de Cameron :

— Des Indiens ? Ça m'étonnerait beaucoup. Lorsqu'ils quittent leur réserve, nous sommes immédiatement informés par télégraphe. Depuis plusieurs mois, ils semblent se tenir à carreau.

— Vous pensez donc, comme Mr. Melson, demande Beatty à l'officier, que ce sont des Blancs qui... qui se sont montrés aussi sauvages ?

Yandell hoche la tête :

— Il ne peut en être autrement. – Il a l'air soulagé. – Ceci est donc du ressort des autorités civiles.

— Quelles autorités civiles ? s'exclame Cameron. Vous savez mieux que moi que la seule autorité dans tout le territoire, c'est l'armée !

— Mr. Cameron, réplique poliment le colonel, j'ai des consignes à suivre. L'ordre général 3271, notamment, interdit aux militaires de s'immiscer dans les affaires civiles. Je suis navré. Évidemment, s'il s'était agi d'Indiens maraudeurs, ce serait une autre paire de manches. Mais je dois m'en tenir strictement au règlement.

— Vous interdit-il de désigner un détachement qui ira enterrer la victime atrocement mutilée ? demande Beatty.

— Absolument pas. Un groupe vous raccompagnera jusque sur les lieux du drame et s'occupera de tout. Mais... l'enquête sur ce meurtre, la poursuite du criminel, dépassent mes compétences. Cela vous regarde, Messieurs.

Sur la piste qui les reconduit à Hidetown, Cameron observe le silence. Il suit la carriole de Beatty dans laquelle est installé Melson. Cinq mètres derrière lui, une poignée de soldats ferment la marche.

Lorsque l'inconnu est enterré et que le pasteur a récité un verset de la Bible, les militaires regagnent Fort Griffin. Melson retourne dans la carriole en claudiquant.

Cam s'approche de Beatty :

— Ne parlez à personne de cet événement, Révérend.

— Vous avez une idée quelconque sur l'identité des criminels ?

— À vrai dire, non. Mais si ceux qui ont fait le coup ignorent que leur victime a été découverte, ou s'ils s'imaginent que le meurtre sera mis sur le dos des Indiens, j'aurai les coudées plus franches.

Beatty est intrigué :

— Cette affaire vous intéresse-t-elle à ce point ?

— Elle m'aidera peut-être à résoudre d'autres problèmes. Qui sait ? J'ai votre parole ?

— Bien sûr, Cam.

Cameron se tourne vers Johnnie :

— Bouche cousue, de ton côté également. O.K. ?

— Tu peux compter sur moi.

Lorsque Cameron et Melson sont seuls dans leur établissement, Johnnie demande à son ami :

— Tu penses que Hattie est derrière tout ça ?

— J'ai réfléchi à la situation. Elle a trois nouveaux hommes de main. Elle a dû s'offrir leur service avant la mort de Milo. Elle n'avait pas besoin d'eux pour nous évincer. *Il y a autre chose.*

Melson caresse sa longue barbe :

— Le cadavre du pauvre type a attendu une sépulture pendant six ou sept jours. Quand ce gars s'est pointé vers Hidetown, il a dû tomber sur les renforts de Hattie. Ouais, ça se tient. Ils l'ont certainement zigouillé pour lui piquer son fric.

— Nous arrivons pratiquement aux mêmes conclusions, Johnnie.

— Tu as un plan pour leur mettre le grappin dessus ?

— Pas encore. Il faut d'abord prendre le vent.

*

* *

Ce n'est que quelques jours plus tard que Cameron obtient le premier indice sûr l'identité de l'homme qu'il a découvert dans la prairie.

Tandis qu'il est en train de discuter de la pluie et du beau temps avec Rolfe, un chariot arrive de Fort Worth. Le conducteur dépose la marchandise dans un coin du magasin et un paquet de lettres sur le comptoir. Après le départ de l'employé, Rolfe trie le courrier et, soudain, fronce les sourcils :

— Tiens ! C'est curieux ! s'exclame-t-il, plus pour lui-même que pour Cam.

— Quoi donc ?

— C'est la deuxième lettre que je reçois pour Henry Emerson. La première date d'un mois – de l'époque de la dernière expédition de peaux.

— Qui c'est, ce type-là ? Jamais entendu prononcer son nom.

— Un acheteur de peaux. Il habite Boston. C'est de cette ville qu'est expédié son courrier. – Il se met à ricaner. – Sacré Henry ! Si ça se trouve, il est en train de faire la nouba à Saint-Louis ou quelque part là-bas. Il a un faible pour le whisky et les cuisses légères.

— On ne l'attendait donc pas ici, à une date fixe ?

— Pas plus que ses confrères. Seulement, son bureau de Boston ne m'enverrait pas de lettres poste restante si Henry ne devait se pointer à Hidetown un jour ou l'autre. Bizarre... Un drôle de pistolet, ce gars-là. Et toujours le premier à se présenter pour faire ses offres. Je l'ai vu une fois rafler tout un marché en deux coups de cuiller à pot. Il ne restait plus que des brouilles pour les autres.

Cameron se met à gamberger à la vitesse grand V :

— Comment est-il, cet Emerson ?

— Bah... Taille normale, corpulence moyenne, yeux... J'en sais trop rien. Cheveux blonds, je crois. Oui, c'est ça, blonds... Pourquoi ? Vous l'avez vu en ville ?

Cameron choisit soigneusement ses mots :

— Non. Je discutais. Voilà tout. – Pour changer de sujet, il demande : – Vous vous attendez à la visite de combien d'acheteurs, cette année, Paul ?

— Difficile à dire. Les peaux ne courent plus les plaines, dans le nord. Voyons... Six, sept peut-être. Oui, c'est ça. Quatre gros caïds, et deux ou trois petits marchands.

— Je suppose qu'ils prennent le train jusqu'au terminus, puis, à partir de Dodge, se débrouillent par leurs propres moyens sur la piste.

— Pas tous. Certains arrivent à Saint-Louis et embarquent à bord d'un bateau jusqu'à Natchez. Ensuite, ils remontent la Rivière Rouge. Lorsqu'ils atteignent les bancs de sable, ils grimpent dans la diligence qui les conduit à Fort Worth. De là, ils louent une carriole.

— Vous parlez d'une expédition ! Et ils se tapent cette trotte tout seuls ?

— Oui. Par contre, au retour, ils ont de la compagnie. Ils profitent des chariots qui remontent vers le fief de Rath.

Une idée commence à germer dans le cerveau de Cameron :

— En arrivant à Hidetown, ils doivent être pleins aux as.

— Et comment ! Le plus souvent, ils se trimbalent avec quelque chose comme trente ou quarante mille dollars en liquide. Le reste,

deux ou trois fois cette somme, consiste en traites bancaires... C'est bien simple, lorsque plusieurs acheteurs débarquent en même temps, j'ai parfois plus de trois cent mille dollars dans le coffre que je leur loue.

— Mazette ! siffle Cameron. Je ne voudrais pas être à votre place. Moi qui ai déjà tant de mal à conserver mes quelques picaillons !

— Oh, je ne me casse pas la tête. Personne n'ignore que le coffre est dans ma piaule et que je roupille toujours avec un fusil de chasse à portée de la main. J'ai le sommeil léger. Jusqu'à ce jour, tout s'est très bien passé.

— Tout de même ! – Il sourit. – Bon. Je me tire, à présent. Si j'entends parler de votre ami Emerson, je vous ferai signe. Salut, Paul.

— Au revoir, Cameron.

Cam s'avance sur le trottoir. « Si je ne m'abuse, Emerson ne sera pas le seul à ne plus revoir Hidetown. »

CHAPITRE X

Les jours filent. Henry Emerson n'arrive toujours pas. Cameron a à présent la quasi certitude que l'acheteur et l'homme qu'il a découvert assassiné dans la prairie sont la seule et même personne. Il confie ses craintes à Melson :

— Rolfe m'a affirmé que ce gars-là est toujours le premier à se pointer pour acheter les peaux. Et puis, depuis un mois, il se fait adresser son courrier chez Paul. Tu ne trouves pas curieux qu'il ne se soit pas encore présenté ?

— Il a peut-être été retenu en cours de route. De Boston à Hidetown il y a une sacrée trotte.

— Il voyage dans un cabriolet. Celui qui a cramé est sans doute le sien. Il devait avoir entre trente et quarante mille dollars en liquide sur lui.

— Tu te fais des idées. Si ça se trouve, le type est tout simplement tombé sur un maraudeur qui l'a trucidé pour le voler.

— Il y a trop de coïncidences : Milo me dévoile que Hattie est en train de mettre sur pied un coup sensationnel ; Hattie me demande de conclure la paix avec elle ; elle s'offre les services de trois hommes de main supplémentaires. Tu ne crois pas que les acheteurs de peaux forment une cible facile et éminemment rentable ?

— Évidemment, tout ça est troublant.

— Emerson n'est pas le seul à suivre cette piste, Johnnie. Il y aura six ou sept autres gars. Tu t'imagines le fric que ça représente ? N'oublie pas non plus qu'ils trimbalent également des traites bancaires que n'importe qui peut toucher dans une banque quelconque dans un rayon de huit cents kilomètres.

Melson émet un sifflement :

— De quoi tenter un saint !

— Et ce ne sont pas les scrupules qui étouffent Hattie.

— Je voudrais être aussi sûr que toi que c'est bien elle qui tire les ficelles.

— Tu vois quelqu'un d'autre dans le coin capable de lancer une combine pareille ?

— Ouais, t'as p't-être raison, Cam. Seulement, ce n'est pas à toi à t'occuper d'un meurtre. Ça regarde la loi.

— Tu rigoles, ou quoi ? C'est Lee, le bras droit de Hattie, qui représente la loi.

— Alors, envoie un télégramme à Austin et demande qu'une enquête soit menée par un *ranger*.

— Tu oublies que j'ai une dette à récupérer. Ce n'est pas la justice qui m'aidera à la recouvrer comme je l'entends... Et puis, combien de temps faudrait-il attendre pour qu'un *ranger* se pointe à Hidetown ? Au moins une semaine. Une administration, c'est long à se secouer !

— Et si tu t'adressais à l'armée ? Fort Griffin est beaucoup plus près qu'Austin.

— Pendant que tu te faisais soigner l'autre jour, le pasteur et moi avons discuté avec le colonel Yandell. Il a été net et précis : les affaires civiles ne le concernent pas.

— Bon. Puisque tu as l'intention de régler cette affaire toi-même, je marche avec toi. Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je ne sais pas encore très bien. Mais j'ai réfléchi à la question. Si je voulais tendre une embuscade à un acheteur, j'enverrais des gars surveiller la route en permanence.

— Pigé ! Mais tu n'es pas sorti de l'auberge. Tu parles d'une patience qu'il va te falloir ! En outre, c'est risqué.

— Ce n'est pas ce qui me dérange.

— Je ne te serai pas d'un grand secours avec ma patte folle. Tu me vois cavalier dans la nature avec mes béquilles ?

— Tu t'occuperas de la boîte pendant mon absence. Ce n'est déjà pas si mal.

— Tu vas poireauter près de la route tous les jours ?

— Vingt-quatre heures sur vingt-quatre s'il le faut.

— Eh ben ! Je te souhaite du courage.

Cameron a choisi une éminence à une centaine de mètres de la route. Voilà cinq jours qu'il guette l'arrivée d'un acheteur hypothétique. Ses réserves d'eau et de nourriture s'épuisent.

Il commence à douter du succès de son entreprise.

Soudain, à l'horizon, sur la piste de Fort Griffin, un léger nuage. Cam écarquille les yeux. Malgré la pureté du ciel de février, il ne distingue qu'une boule grisâtre. Va-t-il s'approcher ? Ce ne serait pas prudent si des guetteurs éventuels étaient dissimulés dans la cuvette, de l'autre côté de la route. Il risquerait de les effrayer et ils se sauveraient. Sa longue attente n'aurait alors servi à rien.

Il caresse le canon octogonal du Sharps que lui a prêté Melson.

Le nuage se matérialise peu à peu. Cam aperçoit maintenant une carriole tirée par un seul cheval. Elle avance en cahotant le long des ornières. Un homme conduit le véhicule léger. Lorsqu'il est presque à

la hauteur de Cam, trois cavaliers surgissent comme par enchantement de la dépression et s'élancent au tripe galop vers le voyageur. Cameron n'a pas le moindre doute sur leurs intentions : leurs revolvers brandis accrochent les rayons du soleil de l'après-midi.

Il épaule son fusil.

La détonation assourdissante résonne dans l'air pur. Cam a mal apprécié la distance. La balle se perd dans la nature. Les cavaliers hésitent. L'un d'eux change de direction et fonce vers l'éminence. « Je ne suis vraiment pas doué pour le tir à longue distance ! » marmonne Cam. Il appuie sur la détente une deuxième fois. Raté !

Il recharge son lourd engin. L'autre, qui n'a pas froid aux yeux, ne ralentit pas son allure. La troisième balle de Cam foudroie son cheval. Le type fait un magnifique vol plané et s'écroule les quatre fers en l'air. Cam est bien tenté de l'abattre, mais il préfère accorder toute son attention aux activités qui se déroulent sur la route.

Les deux autres cavaliers sont contre la carriole. S'il tire, Cam ne risque-t-il pas d'atteindre le conducteur du véhicule ? Il doit pourtant prendre une décision. Il s'allonge et cale soigneusement son arme. L'un des deux bandits apparaît dans la ligne de mire. Cam presse la gâchette. Le type s'affaisse sur sa selle puis se redresse. Aussitôt, lui et son compagnon s'éloignent de la carriole et s'avancent vers l'éminence en décrivant des zigzags.

« Je ne dois pas les laisser s'approcher », se dit Cameron. Il balance un autre projectile. Il siffle aux oreilles des deux types. L'éjecteur du Sharps n'expulse pas la douille. Cam jure en sourdine. Il enfonce ses ongles dans la culasse pour retirer le tube en cuivre. Les secondes s'écoulent. Les deux cavaliers foncent vers leur camarade à moitié estourbi par la chute. Le premier arrivé l'aide à monter en croupe. Le trio s'éloigne à toute vitesse. Cam s'énerve. Ah, ça y est ! Il finit par recharger son fusil. Trop tard. Les trois hommes viennent de disparaître dans la dépression.

Sur la route, le cheval attelé à la carriole se met à piaffer entre les brancards.

« J'en ai quand même touché un », songe Cameron. Il redescend le tertre, saute sur sa monture, et file vers la carriole.

Le conducteur est affalé sur son siège. Du sang coule sur sa poitrine. Cam s'empresse de lui retirer sa veste noire. Apparemment, les blessures ne sont pas mortelles. Les trois balles que le gars a reçues lui ont troué les épaules. Cam remarque que les salauds n'ont pas perdu de temps : ils ont dépouillé le malheureux de son ceinturon. Il vide son bidon d'eau sur le visage de l'inconnu. Celui-ci reprend conscience ; il a un geste de recul. Il dévisage Cameron de ses grands yeux bleus étonnés :

— Vous m'avez tout pris, halète-t-il. Inutile de chercher ailleurs.

Maintenant, achevez-moi ou fichez le camp.

— Calmez-vous, l'ami. Je ne vous veux aucun mal. Je ne fais pas partie du gang qui vous a assailli. Laissez-moi examiner vos blessures.

L'inconnu se tâte la taille :

— Les fumiers ! Ils m'ont piqué tout mon fric. Il était dans les sacoches de mon ceinturon.

— Nous nous occuperons de ça plus tard.

Cam lui ôte sa chemise, la déchire et utilise les morceaux comme pansements :

— Allongez-vous, à présent.

Il l'aide à se mettre sur le dos. La banquette est un peu juste. Le gars doit plier les jambes.

— Savez-vous pourquoi on vous a attaqué ? demande Cam.

— Je m'appelle Richards. Sim Richards. J'achète des peaux de bisons pour le compte d'Ullman, de Chicago. J'ai l'impression que ces salopards savaient que je transportais un gros paquet.

— Combien ?

— Près de quarante mille dollars en pièces d'or et en billets. Plus cent chèques signés par Ullman sans nom de porteur, d'une valeur de mille dollars chacun.

— Une paille !

— J'ai l'habitude d'avoir de pareilles sommes sur moi. Depuis onze ans que je fais ce boulot, c'est la première fois qu'on me tombe dessus. Je me demande quelle imprudence j'ai commise.

— Vous vous sentez en... en forme pour continuer la route ?

— Ça ira. Je vous serais reconnaissant de m'accompagner en ville. J'irai chez un docteur et aurai une petite conversation avec le shérif.

— Ne vous faites pas de souci au sujet de l'argent. Remerciez le ciel de vous en être tiré à si bon compte. Parce que votre collègue qui est passé ici il y a quelques jours a été tué par ces salauds.

Une heure environ avant le crépuscule Cameron arrête la carriole devant la cabane de Beatty.

— Quelle surprise, Cam ! s'exclame le pasteur en ouvrant la porte. Entrez donc. Ruth n'est pas à la maison, mais elle ne va pas tarder. — Son sourire se fige lorsqu'il aperçoit le blessé sur le siège. — Des ennuis ? Vous vous êtes encore battu, Cam ?

— Pas précisément, Révérend. Disons que j'ai empêché que ce brave homme se fasse massacrer sur la route. Je sais que je ne manque pas de culot en venant chez vous, mais je ne vois aucun autre endroit sûr.

— Qui est-ce ?

— Un certain Sim Richards. Il travaille pour Ullman, de

Chicago. Il s'est fait attaquer à l'endroit où nous avons découvert le cadavre l'autre jour.

— Vous avez bien fait de l'amener ici, Cam. Nous allons l'installer sur un lit.

Une fois que Richards repose dans la chambre du pasteur et après que ce dernier lui a administré les soins nécessaires, Cameron raconte son histoire – ses soupçons, sa longue veille, et les détails de l'embuscade.

— Je l'aurais bien conduit chez moi, mais c'était plutôt risqué. Si les agresseurs m'ont repéré, c'est là-bas qu'ils iront le chercher.

— Cam, j'ai comme l'impression que vous accusez Hattie.

— Et comment ! Je ne m'en cache pas ! Je sais qu'à présent j'ai la preuve irréfutable qui me manquait.

— Hattie regorge d'argent. Pourquoi irait-elle commettre des vols, des meurtres ?

— Nous avons eu une petite conversation, elle et moi, l'autre jour. Elle s'est vendue au cours de l'entretien. Elle est persuadée que c'est la fin des bisons. Elle veut donc ramasser le gros paquet une bonne fois pour toutes, se retirer peinairement, et jouir d'une retraite prématurée.

— Une femme ! Assassiner de sang-froid ! Y avez-vous songé, Cam ?

— Révérend, relisez les Écritures. Nos charmantes compagnes se sont montrées parfois sanguinaires. Souvent pires que les hommes. Les Messalines du lucre, ça existe, vous savez ! Exemple, Hattie...

Beatty secoue la tête :

— La preuve, Cam ?

Sim Richards s'agite dans son lit :

— Elle me paraît éclatante ! Les hommes qui m'ont assailli étaient au courant de la somme que je transportais... Ils n'ont pas eu besoin de chercher longtemps l'endroit où je l'avais cachée !

Cameron se tourne vers le blessé :

— Vous avez déjà acheté des peaux à Hidetown, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Je viens ici depuis trois ans. À chaque fois, je vais faire un tour chez Hattie. Elle me connaît bien. Tous mes collègues vont chez elle également.

Cameron regarde Beatty :

— Alors, Révérend ? Vous êtes satisfait ?

— Je me méfie des présomptions, Cam. De plus, que pensez-vous des décisions de la justice ?

— De quelle justice voulez-vous parler ? De celle de Hidetown ? C'est Lee qui fait la loi, ici. Cet homme est vendu à Hattie, tout comme Milo, avant lui. La vraie justice se trouve à Austin, à plus de trois cents kilomètres d'ici. Avant que l'administration ne décide d'envoyer des

rangers à Hidetown, huit jours se seront écoulés. Mr Richards ne sera pas en sécurité pendant ce temps-là. Si ceux qui l'ont attaqué m'ont reconnu, ils vont tout mettre en branle pour me retrouver. Je n'ai pu faire disparaître les traces de la carriole. S'ils les repèrent, je vous assure que ça va barder. Hattie enverra ses hommes terminer le boulot commencé dans la prairie.

— Je pourrai identifier mes agresseurs, dit Richards. Enfin, s'ils m'en laissent le temps.

— Il faut absolument que je mette un plan sur pied.

Beatty secoue la tête :

— Vous comptez régler ce problème tout seul ?

— Oh non. Hattie a six hommes de main, sans parler de Lee. Il se peut qu'elle en ait même davantage. Les affronter tout seul serait de la pure folie.

— Je pourrais faire appel à mes paroissiens. Je suppose que la plupart possèdent une arme quelconque.

— Je les vois assez mal tenir tête aux crapules de Hattie. Combien pensez-vous pouvoir en enrôler ?

— Cinq ou six. Évidemment, ce ne sont pas des bagarreurs.

— Ce qu'il faudrait, c'est aller trouver les chasseurs. Ils sont en général habitués aux coups durs et savent se servir d'un fusil.

— Mais ils sont à une cinquantaine de kilomètres d'ici.

— Ce n'est pas un obstacle majeur. Vous avez une arme chez vous ?

— Non.

— Je vais vous passer le Sharps de Melson.

— Je ne saurai pas m'en servir.

— Je vous apprendrai le maniement de cet engin en une minute.

— Vous vous rendez compte, Cameron ; deux contre sept !

— Il nous faut gagner du temps. Pas question d'aller faire le coup de feu dans la rue.

Il sort le Sharps du fourreau et montre au pasteur le fonctionnement.

— Cam, je ne serai jamais capable de tirer sur un homme.

— Ne vous inquiétez pas à ce sujet. Je ne vous demande que de les tenir éloignés. Croyez-moi, quand ils entendront l'aboïement de ce 50-90, ils n'oseront pas avancer. Visez au-dessus de la tête. De toute façon, je ne serai pas absent bien longtemps.

— Où allez-vous ?

— D'abord, je vais camoufler la carriole de Richards. Ensuite, je dois filer voir Johnnie pour lui dire de rassembler ses amis les chasseurs.

— Vous prenez un risque terrible en vous rendant en ville.

Pourquoi n'allez-vous pas vous-même chercher des renforts avec la carriole ?

— Ce serait plus simple, oui. Mais Johnnie connaît beaucoup mieux que moi la prairie, et il convaincra plus facilement ses copains. De plus, je ne peux vous laisser seul ici avec Richards et Ruth. – Il lance un regard circulaire. – Au fait, où est votre fille ?

— Chez une voisine qui est malade.

— Indiquez-moi l'endroit, je vais aller lui dire de rentrer.

— Ne vous en faites pas pour elle, Cam. Elle saura se débrouiller.

— Non, non, non. Ça va salement barder lorsque les hommes de Hattie lui apprendront que l'attaque a foiré.

Beatty secoue de nouveau la tête :

— Je ne peux me résoudre à croire que...

— Ayez les deux pieds sur terre, Révérend. Je vous assure qu'un sacré nettoyage est en train de se préparer !

CHAPITRE XI

Après s'être débarrassé de la carriole au fond de la remise d'un entrepôt, il confie le cheval de Richards à un palefrenier, puis file à la recherche de Ruth. Arrivé devant la cabane que lui a indiqué le pasteur, il met pied à terre et frappe à la porte.

Un homme s'encadre dans le chambranle.

— Je viens de la part du pasteur Beatty, lui annonce Cameron. Ruth est toujours chez vous ?

— Elle est partie il y a quelques minutes. Je crois qu'elle a l'intention de passer chez Rolfe faire quelques emplettes avant de rentrer.

— Bien. Je vous remercie.

La baraque est à deux pas de la ville. Cam s'éloigne lentement dans le crépuscule naissant. Il ne risque rien tant que Hattie n'aura pas fait le rapprochement entre le cavalier solitaire qui a canardé ses hommes et lui. Et si la nouvelle du guet-apens à moitié manqué lui était déjà parvenue ?

En arrivant à Hidetown, il trouve qu'il fait encore trop clair pour s'aventurer chez Rolfe. « Tant pis ! Ruth devra regagner sa maison toute seule. » Il décide cependant d'aller immédiatement trouver Johnnie Melson pour lui demander de foncer dans la prairie pour avoir de l'aide. Il s'engage dans la ruelle parallèle à l'artère principale et s'arrête près de la porte de derrière du saloon de Fisk. Aucune sentinelle ne semble le guetter. Il saute de sa selle, entre dans la pièce du fond et fait signe au patron de le rejoindre. Personne ne s'est aperçu de sa présence.

— Johnnie est à côté, Arch ?

— Ouais. Il n'arrête pas de râler.

— Allez lui dire que je l'attends ici. Mais qu'il se pointe en douce, surtout.

— J'ai comme l'impression qu'il se trame quelque chose de louche.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Des petits détails. Pour un jour où les chasseurs ne sont pas à Hidetown, il y a pas mal d'agitation. Ça va, ça vient. Tout à l'heure, Lee s'est arrêté devant chez vous. Il n'est pas entré, et s'est seulement

contenté de jeter un coup d'œil par la porte. Ensuite, en compagnie de deux ou trois gars, il a fait le tour de mon saloon. Que se passe-t-il, Cameron ?

— Je vous expliquerai tout ça quand j'aurai une minute. J'ai absolument besoin de parler à Johnnie.

Melson se glisse par la porte de derrière quelques instants plus tard. Évidemment, il se montre plus curieux encore que Fisk. Cam l'affranchit sur les grandes lignes, puis :

— Tu as une idée de l'endroit où se trouve l'équipe de McGee ?

— Ouais. À cinquante, soixante kilomètres à tout casser.

— Tu te sens capable d'enfourcher un canasson et de foncer là-bas pour prévenir les gars et leur demander de te raccompagner à Hidetown ?

— Ce n'est pas ma guibolle à la noix qui m'en empêchera.

— Combien de temps ça va te prendre ?

— Dans les six plombes, aller retour.

— O.K. Je tâcherai de maintenir la vapeur sous le couvercle jusque-là.

— On te retrouve où ça ?

— Chez le pasteur. Je vais d'abord voir Rolfe, ensuite je file me calfeutrer dans la baraque de Beatty. Prends mon cheval.

— Tu n'en auras pas besoin ?

— Non.

Lorsque Melson s'éloigne en direction de la prairie, Cameron s'avance le long de la ruelle en rasant les murs en peaux de bisons. Arrivé près de la place où se tient le saloon de Hattie, il inspecte les parages. Pas un chat. Il prend son élan et traverse la rue en quelques bonds. Au moment où il pénètre chez Rolfe, il entend un cri qui provient de l'établissement de la Reine de Hidetown. Il fait deux pas en arrière, jette un coup d'œil. Personne.

Ruth est près du comptoir. Seule. Cam la regarde, surpris :

— Vous devriez être chez vous depuis un bon bout de temps déjà !

— J'ai les bronches suffisamment solides pour ne pas être éprouvée par l'air frais du soir.

— Je ne suis pas venu ici pour vous entendre faire de l'esprit. Où est Rolfe ?

— Dans sa réserve. Je lui ai commandé deux kilos de farine de maïs. Je me demande ce qu'il fabrique. Il doit être en train de la moudre, ma parole. Il y a quelque chose qui cloche, Cam ?

— Et comment ? Nous devons nous sauver d'ici. Venez.

Il lui saisit d'autorité le bras. Au même instant, Rolfe apparaît, un sac à la main.

— Désolé de vous avoir fait attendre, Miss Ruth. Une fois de

plus, mon commis s'est trompé d'étagère.

Soudain, ses yeux s'arrondissent. Cameron se retourne pour suivre le regard du commerçant : sur le seuil de la boutique se tiennent Lee et un autre homme de Hattie.

Cam ne fait ni une ni deux ; il pousse Ruth dans une espèce de couloir sombre formé par deux rangées de caisses et de balles de marchandises, bondit sur Rolfe qu'il précipite par terre, puis rejoint la jeune fille.

Il n'est pas assez rapide. Il a tout juste le temps d'entendre la voix nasillarde de Lee lancer :

— Je prends Cameron !

À la même seconde une détonation ébranle l'atmosphère et Cam reçoit comme un terrible coup de marteau sur le crâne. Il s'écroule au milieu des sacs et des cageots, la face contre le sol. Il perçoit vaguement une fusillade lointaine, puis des paroles qu'il ne comprend pas tout d'abord. Peu à peu, la brume se dissipe.

— T'aurais jamais dû buter Rolfe, espèce de connard ! s'exclame Lee. Hattie nous a simplement donné l'ordre de trucider Cameron.

— Il nous a vus. — Cameron ne reconnaît pas la voix. — Ainsi que la gonzesse. Va falloir lui régler son compte, à elle aussi.

— T'as pas pigé c'que j't'ai dit ?

— Les ordres, j'me les carre quèque part ! C'qui m'intéresse avant tout, c'est ma peau.

— Obéis à Hattie, et elle te tirera de n'importe quel pétrin. Rolfe est bien mort ?

— Ouais. Cameron aussi. Vise un peu son crâne.

— Faut choper la fille. Elle doit se planquer derrière tout ce fourbi. Prends l'autre bout. Moi, j'm'occupe de celui-ci.

Des bruits de bottes, puis un hurlement poussé par Ruth.

— Ne l'étouffe pas, Stratton ! Je veux savoir ce que Hattie a l'intention d'en faire.

— Qu'elle aille au diable ! Je ne laisse jamais de témoins, surtout lorsque je descends un gus qui ne porte pas de flingue.

— Cameron en avait un, lui. Seulement, il n'a pas eu le temps de dégainer. Regarde, la crosse dépasse de sa veste.

Stratton s'approche :

— Un pétard tout neuf. Allez, hop ! Confisqué ! De toute façon, je ne parlais pas de Cameron, mais de Rolfe.

— Tu as bien tort de te faire du mouron, Stratton. À Hidetown, la loi, c'est Hattie.

— O.K., O.K. Qu'est-ce qu'on fait de la fille ?

— On va la ligoter et la fourrer dans la piaule de Rolfe avec les deux cadavres.

— Je la bâillonne ?

— Évidemment !

Cam entend un bout d'étoffe que l'on déchire.

— Attrape ça ! dit Lee.

Deux minutes de silence, puis de nouveau la voix de Stratton :

— Ça tiendra.

— Portons-la là-bas, à présent. On peut laisser Cameron et Rolfe tout seuls. Ils ne risquent pas de s'ennuyer. Et puis, personne ne se pointera ici à cette heure.

Ils quittent le magasin.

Cam essaie de bouger ; aucun muscle ne répond aux sollicitations de son cerveau. Quelques instants plus tard, les deux autres sont de retour. Ils empoignent Cam par les chevilles et sous les aisselles. Il se sent balancé, puis jeté par terre sans cérémonie. Une violente douleur lui traverse le crâne. La tempe éraflée par la balle lui élance atrocement.

Les pas s'éloignent, puis, presque aussitôt, Cam reçoit un poids mort en travers du torse. Il ne cille pas.

— On les recouvre, Lee ?

— Si t'as l'estomac trop délicat, utilise donc la couvrante du plumard. Ils refroidiront moins vite. Attends-moi ici. J'veais voir ce que Hattie compte faire. J'en ai pour deux secondes.

Le silence qui suit est ponctué parfois d'un soupir ou d'un raclement de bottes. Cameron sent un million d'aiguilles lui picoter les chairs au fur et à mesure que sa paralysie momentanée se dissipe. Il ose à peine remuer le petit doigt d'un millimètre. Ses réflexes lui reviennent. La masse flasque de Rolfe commence à l'étouffer.

Il s'oblige à la catalepsie complète. C'est pénible. Mais sa vie en dépend.

Lee rapplique enfin :

— Hattie veut qu'on emmène la fille au saloon.

— Puisque c'est elle qui commande...

— Au fait, Stratton, un conseil. Dès que la poule sera là-bas, t'as intérêt à te faire rare pendant quelque temps. Hattie n'a pas du tout apprécié le coup fourré de cet après-midi.

Une fois qu'ils sont partis, Cameron se débarrasse du poids qui lui comprime la poitrine, et de la couverture. Il se relève péniblement. Il avise alors le fusil de Rolfe placé contre le lit. Il vérifie si les deux chambres sont bien chargées, sourit, et, trois minutes après le départ des hommes de Hattie, sort à son tour, se glisse dans la ruelle, puis s'avance vers l'entrée de derrière du saloon.

Au moment où il pousse d'un coup de pied la porte du boudoir de Hattie, Lee et Stratton sont en train de retirer le bâillon de Ruth :

— Plus un geste ! lance-t-il d'une voix très calme.

Hattie, Lee et Stratton se figent. Cam se demande une seconde si

son arme est nécessaire. Un cadavre ambulant tout sanguinolent, ça fait de l'effet !

Les yeux exorbités, Hattie parvient à bégayer :

— Mais... mais... vous... êtes mort !

— Désolée de vous décevoir. – De sa main libre, il libère les poignets de Ruth. – À vrai dire, je l'ai échappé belle, mais comme vous pouvez vous en rendre compte, je bouge et respire encore !

Lee se met à haleter :

— Hattie ! Je l'ai tué ! Je l'jure !

Elle regarde son homme de main, méprisante :

— Ta gueule ! Pauvre crétin ! – Elle se tourne vers Cameron : – Bien joué ! Comment va se passer la manche suivante ?

— Je crains que ce soit la corde pour vous tous. Une courte gigue... et on n'entendra plus jamais parler de vous ! Enfin, ça regarde le juge.

Elle devient livide :

— Vous n'avez pas la moindre preuve contre moi.

— Attendez que vos tueurs se mettent à table, au sujet de Henry Emerson, de Rolfe et de Richards ! Lorsque Richards aura raconté sa petite histoire au juge de Fort Worth et qu'il reconnaîtra ceux qui l'ont attaqué, je ne donne pas cher de votre peau.

Stratton braille soudain :

— J'ai agi sur ses ordres ! Si on doit m'accrocher à une branche, y a pas de raison qu'elle, elle s'en tire !

— Vous voyez, Hattie, ricane Cameron, un de vos types se dégonfle déjà.

— J'aurais dû vous supprimer le jour de votre arrivée à Hidetown, au lieu de vous donner une leçon !

Cameron soulage prestement Lee et Stratton de leurs armes et récupère son revolver, puis fourre la panoplie dans son ceinturon :

— Collez vos mains derrière le dos. – S'adressant à Ruth : – Ficelez-moi ces deux lascars.

En regardant la jeune fille, il commet une grossière erreur. Rapide comme l'éclair, Hattie plonge sous son lit, puis se met à appeler le reste de sa troupe à tue-tête.

— Venez, Ruth ! ordonne Cameron. Suivez-moi.

Ils franchissent la porte de derrière au moment où un trio déboule du saloon, pistolet au poing. Cam appuie sur une détente. Ça calme momentanément l'ardeur des poursuivants.

Lorsque la chasse est enfin organisée, Cam et Ruth, engloutis dans les ténèbres complices, ont déjà pris leurs jambes à leur cou. Ils courent comme des dératés vers la cabane du pasteur.

CHAPITRE XII

Dès qu'ils entrent chez Beatty, hors d'haleine, Cameron souffle la lampe :

— Écartez-vous des fenêtres !

La lune ne s'est pas encore levée, mais la vive lueur des étoiles éclaire les environs. Cam tend l'oreille. Le silence est total. Au bout de quelques minutes, le jeune homme distingue une silhouette mouvante à une trentaine de mètres de la porte.

Il arme le chien de l'un des revolvers confisqués aux spadassins de la Reine de Hidetown. Le bruit métallique résonne comme une cloche dans la pièce. Au même instant, un éclair troue la nuit et une détonation retentit. Le plomb s'enfonce dans le mur de la baraque tout près de la tête de Cam. Ruth étouffe un cri.

Il referme doucement la porte entrebâillée :

— Le gars est seul. Nous ne craignons rien tant que le reste de la clique ne l'aura pas rejoint.

— Que ferons-nous alors ? demande Sim Richards.

— Nous aviserons à ce moment-là.

— S'ils commencent la fusillade, ils vont réveiller toute la ville. Ils ne vont sûrement pas commettre cette erreur !

— Détrompez-vous. De toute façon, les habitants sont habitués aux coups de feu, et ils se rendormiront peinairement.

Beatty s'approche de Cam :

— Vous avez pu voir Johnnie sans trop de mal ?

— Oui. Il est parti chercher du renfort dans la prairie.

Ruth pose sa main sur le bras de Cameron :

— Qu'allons-nous devenir ?

— Nous devons attendre. Vous et votre père, allongez-vous près du mur et ne bougez pas. — Le pasteur et sa fille s'exécutent. — Richards, quittez votre lit et étendez-vous par terre. C'est plus prudent : lorsque j'entrebâillerai de nouveau la porte, des balles peuvent passer par l'ouverture et ricocher.

— Vous avez raison. J'ai déjà suffisamment de trous comme ça !

Cam pousse légèrement le panneau. Des voix lui parviennent. Il reconnaît le nasillement de Lee :

— T'es certain qu'ils se sont terrés là-dedans ?

— Et comment ! Comme je remontais la piste, j'ai aperçu deux formes qui se glissaient à l'intérieur de la bicoque. La lumière s'est aussitôt éteinte. Il me semble aussi avoir entendu le déclic d'un 45. C'est un bruit qui m'est plutôt familier.

— On aurait intérêt à leur tomber sur le poil tout de suite, lance quelqu'un d'autre.

« C'est le moment de les décourager ! » songe Cam. Il se met à plat-ventre et balance un pruneau dans leur direction. La riposte est immédiate. Une grêle de projectiles s'abat sur la cabane. L'un d'eux heurte le poêle en miaulant.

Lee s'écrie :

— Arrêtez ! Inutile de gaspiller la marchandise.

— J't'avais bien dit qu'ils étaient là !

— Ils ne sont pas plus de trois : Cameron, la fille et son vieux.

— Ils ne font pas le poids. J'te répète qu'il faut les attaquer.

— T'es pas louf ? J'ai pas les foies de me battre contre un adversaire que je vois. Mais en pleine nuit, ce serait un suicide. Je n'tiens pas à choper une valda dans le buffet tout bêtement.

— Tu veux qu'on attende qu'ils crèvent la dalle ?

— Vos gueules, bon sang ! s'exclame Lee. Hattie vous paie pour que vous obéissiez à ses ordres ! Je vais voir ce qu'elle en pense. Et ne faites pas les marioles ! Tirez uniquement s'ils essaient de se tailler. Vu ?

Cam souffle à ses compagnons :

— Vous avez entendu ? Nous avons du répit... Désolé de vous avoir entraînés dans une affaire pareille, vous et votre fille, Révérend. Tout ça est de ma faute.

— Non, Cam, réplique le pasteur. C'est de la mienne. J'avais les yeux bouchés. C'est vous qui aviez raison.

Richards intervient :

— On ne peut pas les garder à distance tant que vos amis les chasseurs ne sont pas arrivés ?

— Vous savez vous servir d'un revolver ?

— Bien sûr.

— Révérend ?

— S'il nous tirent dessus, je me défendrai.

— Mais vos principes... ?

Ruth l'interrompt :

— Apprenez-moi le maniement d'une arme, Cam. Les principes ont des limites !

Son père murmure :

— Je suis de ton avis, ma chérie.

Cam réfléchit quelques secondes, puis :

— Parfait. Nous avons trois revolvers, le fusil de Rolfe, et le

Sharps. Révérend, prenez le fusil, mais ne l'utilisez que s'ils commencent à s'approcher. Ruth et Richards auront chacun un revolver. Je garde le troisième et le Sharps. – Il distribue l'artillerie. – Ne tirez qu'en cas de nécessité. Nous ne disposons que des cartouches qui sont dans les barilletts. Richards, seul le canon de droite est chargé. Quant à moi, j'ai cinq ou six balles pour le Sharps. C'est maigre, mais suffisant si nous nous en servons à bon escient.

Il reprend son poste. Les minutes s'écoulent lentement.

Un léger mouvement parmi les silhouettes.

— On dirait que Lee est de retour, chuchote-t-il. Malheureusement, les types se sont reculés. Je ne saisis plus leurs paroles. Ils doivent mijoter quelque chose. Tenez-vous prêts.

Silence.

Au bout d'interminables secondes, Ruth se glisse vers Cam :

— Écoutez ! Il y a quelqu'un sur le toit.

— Ces fumiers-là veulent nous prendre à revers.

— Comment les arrêter ?

— Pour l'instant, nous ne pouvons pas grand-chose. De toute façon, il leur faudra du temps pour faire un trou dans le toit.

Soudain, la fenêtre en boyaux de bisons tendus se déchire. Des chiffons enflammés sont jetés par l'ouverture.

— Surtout, que personne ne sorte ! s'écrie Cameron. – Il saute à pieds joints sur la boule de feu et l'écrase avec acharnement. – Ils ont l'intention de nous enfumer pour nous descendre dehors comme des lapins.

Une deuxième gerbe de flammes traverse la fenêtre. Richards a déjà visé la main criminelle. La déflagration leur perce le tympan :

— C'est du toit qu'ils nous balancent leurs cochonneries !

— Je l'ai vu ! lui répond Cam tout en piétinant les flammes de plus belle.

Il saisit le fusil des mains du pasteur. Lorsque le bras apparaît de nouveau, il appuie sur la détente. Un hurlement de douleur. La troisième boule arrosée de pétrole tombe dans la cour.

— Éloignez-vous de la fenêtre ! ordonne Cam. – Il dresse l'oreille. Il entend un bruit de pas étouffés sur le toit. Il sourit : – Les chevrotines les ont dissuadés de poursuivre leur manœuvre.

— Si je pouvais grimper là-haut, dit Richards, je les arroserais en beauté.

Ça donne une idée à Cameron :

— Ruth, passez-moi un couteau de cuisine.

Il monte sur le poêle et se met à découper un carré dans le toit en peau de bison. Ce n'est pas un mince travail.

Lorsqu'il a réussi à pratiquer une ouverture assez grande, il pose une chaise sur le poêle, se hisse dessus, et sort prudemment la tête.

Deux ombres rampent dans sa direction. Son angle de tir n'est pas très efficace, mais il lâche tout de même deux pralines. Les deux gars redescendent précipitamment en ripostant. Cam a tout juste le temps de sauter dans la pièce.

De nouveau, le silence.

Brusquement, plusieurs détonations de gros calibres retentissent, ponctuées par le roulement de sabots.

Cam s'avance vers la porte toujours entrouverte : les chasseurs, en poussant des cris de sauvages, se ruent sur les assaillants. Une brève bataille se déclenche. Les hommes de Hattie ne tardent pas à avoir le dessous. Les gars de la prairie les encerclent en moins de deux et les conduisent dans la cour de la cabane.

— Tout le monde va bien, là-dedans ? lance quelqu'un.

Cam reconnaît la voix de Fats McGee :

— Ça va, McGee, mais on peut dire que vous tombez à pic !... Révérend, vous pouvez rallumer.

Sur ce, il quitte la pièce. Les attaquants, bras au ciel, regardent fixement les canons des Sharps pointés sur leurs tripes. Deux formes gisent un peu plus loin, sous un arbre. Un reflet de lune naissante accroche l'insigne de Lee qui brille au milieu de sa veste ensanglantée. L'autre a son compte également.

Beatty tique en apercevant les deux cadavres. Il se signe en silence. Puis il s'agenouille et récite une courte prière. Quand il a terminé, il se relève :

— Messieurs, vous êtes arrivés à temps. Nous vous en sommes très reconnaissants. Dieu merci, tout ceci est bien fini.

— Vous oubliez qu'il reste encore Hattie, Révérend, lui rappelle Cameron.

— Eh bien ! tonne Perry Lewis. Qu'est-ce qu'on attend ? Allons la chercher.

— Perry ? l'interroge Cam. Où est Johnnie ?

— Il ne va pas tarder. Il a des petits ennuis avec sa jambe, mais ce n'est pas trop grave. Bon ! À présent, nous avons une besogne à achever !

— Allez-y sans moi. – Il se tourne vers Beatty et Ruth. – Je dois m'occuper de...

Beatty le coupe net :

— Le danger est passé, Cam. Accompagnez vos amis.

— Bien, Révérend. À plus tard. – Il monte sur la croupe du cheval de Lewis. – J'ai prêté ma bête à Johnnie.

Le spectacle qui attend les cavaliers à Hidetown est peu ordinaire : le saloon de Hattie brille de mille feux. À la barre d'attache transversale sont accrochées deux douzaines de lanternes et de

lampions. Sur le trottoir, près de la porte à double battant, se dresse Hattie, superbe dans sa longue robe en soie ; ses magnifiques diamants scintillent autour de son cou et de ses poignets.

— Eh ben, mince alors ! — Lewis n'en revient pas. — Non mais, tu vises ça, Cam ?

Tous sont littéralement soufflés. La troupe s'arrête devant l'établissement.

— Je vous attendais, les gars ! les accueille la Reine de Hidetown. J'ai entendu vos flingues ; lorsqu'ils se sont tus, j'ai su de quoi il retournait. Je sais qu'il faut mettre les pouces. Entrez donc ! C'est la tournée de la patronne.

Elle pousse la double porte. L'endroit est bien tentant : alcool mordoré sur les étagères devant la glace, table de jeu, filles aguichantes alignées le long du comptoir. Les chasseurs regardent Hattie, l'air soupçonneux. Pas un ne bouge.

Cameron prend la parole :

— Ça ne marche plus, Hattie. Vous êtes au bout du rouleau.

McGee se tourne vers ses hommes :

— Inutile de poireauter. Nous tenons cinq de ses tueurs. Décrochez-moi six cordes.

Quelques murmures de rouspétance. Six chasseurs, cependant, détachent leur lasso.

— Un instant ! s'écrie Cameron. Fats, on ne peut pas leur allonger le cou sans jugement préalable.

— Qui est de cet avis ? demande McGee.

— Moi ! répond Perry Lewis. À vrai dire, les gus, j'm'en fous. Mais pendre une bonne femme ! Ça ne m'emballa pas.

Un galop les fait tous se retourner. Johnnie s'approche du groupe ; il grimace sous la douleur. Beatty est sur la croupe du même cheval.

Comme le pasteur met pied à terre, Melson lui dit :

— On est arrivés à temps. Vous pourrez dormir sur vos deux oreilles, cette nuit.

McGee est furieux :

— Je parie que vous êtes de l'avis de Cameron ! Il va falloir chouchouter toute cette vermine, conduire ces fumiers jusqu'à Fort Worth ou Austin devant un juré, en attendant un jugement.

Beatty regarde Cameron, les sourcils en accents circonflexes :

— Vous êtes donc en faveur de la vraie justice ?

Cam hausse les épaules :

— Bah !... Si nous employons les mêmes moyens que Hattie, nous serons aussi pourris qu'elle !

— Mon brave ami ! — Le pasteur hoche la tête, puis se tourne vers McGee : — Fort Griffin est beaucoup plus proche. Je connais le

colonel Yandell : si nous lui livrons les prisonniers, il ne refusera jamais de les garder à vue jusqu'à l'arrivée d'un shérif ou d'un *ranger*.

— D'accord, Révérend. — McGee s'éloigne pour passer son équipe en revue : — Je sais que vous êtes de son avis. Accompagnez ces salauds à Fort Griffin. Mais, attention ! Demain matin, tout le monde au boulot ! Compris ?

Cam se penche vers Lewis :

— Tâche de dégoter une carriole pour... pour la Reine de Hidetown. — Il plante son regard dans celui de Hattie : — Je crois qu'il est temps d'aller préparer votre valise.

Elle traverse le saloon ; il hésite, puis décide de lui emboîter le pas. Silence de mort parmi les entraîneuses et les employés.

Cam suit Hattie dans le couloir et entre derrière elle dans son boudoir.

Elle se fige au milieu de la pièce :

— Je n'ai pas besoin de toutou ! De toute façon, ne craignez rien : je n'ai pas l'intention de m'enfuir. — Un rictus déforme ses traits. — Et puis... où irais-je ? — Elle va vers l'armoire et en sort un sac de voyage. — Il est prêt depuis bien longtemps. J'ai toujours pensé qu'un beau jour, je devrais me tirer de Hidetown en vitesse. Je vous avoue que j'étais loin de penser que ce serait dans de telles conditions !

— Tout est de votre faute. Si vous n'aviez pas été aussi gourmande...

— Pas de remontrances, Cameron. Je me suis gourée, un point, c'est tout. Si je vous avais froidement abattu, ce premier soir... Mais... je suis bonne perdante. — Elle pose le sac sur une chaise et se dirige vers le buffet. — Cette fois-ci, vous prendrez bien un verre avec moi ? *Maintenant que je suis battue à plates coutures.*

— Volontiers.

Elle remplit deux verres :

— À la santé de la Reine de Hidetown ! — Ils choquent leurs verres. — Je vais vous étonner, Cameron, je vous lègue mon saloon.

— *Quoi ?*

— Vous n'êtes pas sourd. Toute la boîte vous appartient. À partir de cette minute. Comment voulez-vous que je me la trimbale sur le dos ? Et puis... je vous dois bien ça. Votre attitude devant Fats McGee, tout à l'heure...

Il secoue la tête :

— Je n'en veux pas... Vous ne me devez plus rien.

— Je vous vois venir. Ce sont peut-être les petites femmes qui vous ennuiant. Congédiez-les. Elles trouveront bien un autre endroit où exercer leur métier. C'est vrai, vous n'aurez pas besoin d'elles. *Vous, vous aurez un salon de jeu honnête !*

— Je n'accepte pas votre don.

— Parfait. Dans ce cas, dites à tout le monde de dégager la piste. — On dirait qu'elle parle de la pluie et du beau temps. — Je vais tout faire brûler.

— Impossible, Hattie !

— À prendre ou à laisser. Je suis aussi têtue que vous, Cameron !

— Bien. J'achète votre établissement. Votre prix ?

Elle a une petite moue de dédain :

— Des murs en peaux de bisons, ça ne vaut pas grand-chose... Dix dollars.

— *Hein ?*

— Dix dollars. C'est mon dernier prix. Voulez-vous que je transforme tout en cendres ?

Cam sait qu'il est inutile d'insister. Il plonge la main dans la poche de sa veste et en sort une pièce de dix dollars en or. Hattie la prend au moment où le pasteur s'encadre dans le chambranle :

— La voiture est prête. Hattie ?

— Elle nous suit, répond Cameron.

Il saisit le sac. Hattie sourit devant son geste :

— L'argent que mes gars ont soulevé aux acheteurs se trouve dans mon coffre-fort. La clef est dans le tiroir supérieur de mon bureau. Vous ne m'auriez jamais laissée partir avec tout ce pognon, n'est-ce pas ?

Il ne répond pas, mais se contente de hocher la tête.

Lorsqu'ils sont au milieu du saloon. Hattie marque une pause, puis s'adresse à ses employés :

— Je vous présente votre nouveau patron. Je viens de vendre l'établissement à Cameron.

Elle se dirige vers la porte, la franchit à pas rapides, et grimpe dans la carriole.

C'est Perry Lewis qui tient les rênes. Derrière eux, les prisonniers sont déjà ficelés sur des chevaux.

Le convoi, sous bonne escorte, s'ébranle aux premiers rayons du soleil.

Cameron l'observe jusqu'au moment où il n'aperçoit plus qu'une vague poussière bleuâtre. Puis, plus rien...

Il contemple alors le fronton de « son » saloon. Beatty s'avance vers lui :

— Vous êtes arrivé à vos fins, n'est-ce pas ? C'est ce que vous recherchiez depuis le début.

— Non ! aboie Cam.

Il plante là le pasteur et pénètre dans le bar. Beatty pousse un profond soupir et regagne sa cabane.

Johnnie Melson est installé à la table favorite de la Reine de Hidetown. Cam s'assied près de lui.

Selon sa vieille habitude, Johnnie passe ses doigts nouveaux dans sa barbe :

— Je n'ai pas la berlue ? Tu t'es offert le saloon de Hattie ?

— Exactement !

— Alors là, Cam, t'es un vrai crack !

— Tu aimerais être propriétaire de ce truc-là ?

— Tu plaisantes, ou quoi ?

— Pas du tout ! Tu le veux, oui ou non ?

— Mais... combien que tu en demandes ?

— Vingt dollars. C'est mon dernier prix !

— T'es en train de m'charrier. Vingt dollars ! T'es tombé sur le crâne ? Ça vaut au bas mot vingt mille. Déc... pas. Donne-moi un prix raisonnable.

— Vingt dollars. Et pour des murs en peaux de bisons, je trouve que c'est déjà bien payé. Autre chose : dans l'opération, je double mon capital.

Il empoche la pièce de vingt dollars et quitte le saloon. Melson n'est pas près de s'en remettre !

La silhouette du pasteur Beatty s'éloigne en direction de la cabane. Cam, tout guilleret, s'avance à grands pas dans Main Street. Il ne tardera pas à rejoindre ce cher brave homme. Il sifflote un air folklorique, pêche la pièce de Melson, la jette à la verticale, la regarde tournoyer dans la lumière du matin, la rattrape, puis, les lèvres en croissant de lune, il part d'un grand éclat de rire.

Fin

4^{ème} de couverture

— Posez-lui les mains à plat sur la chaise.

Les deux gars s'empressent d'obéir.

Alors, Hattie prend le revolver de Lee et, calmement, abat la crosse sur l'index et le majeur des deux mains du malheureux CAMERON.

Elle renouvelle l'opération. Cam ne peut hurler. Son bâillon l'étouffe. Il sent ses phalanges se briser. La garce frappe toujours.

Quand elle juge que sa victime est au point, elle lance, satisfaite :

— C'est parfait. Vous pouvez le lâcher.

Lorsque Cam est debout, elle le regarde d'un air méprisant :

— J'espère que vous ne m'empoisonnerez plus l'existence. Je viens de vous refiler un petit avertissement. Un échantillon de ce qui vous attend si jamais l'envie vous reprend de venir m'enquiquiner. La prochaine fois, tous vos doigts y passent... À présent foutez le camp de chez moi. Et restez à Hidetown si ça vous chante !